



Cosmopolite+

Méthode de français **B2**

Transcriptions

Transcriptions

DOSSIER 1. Nous nous intéressons aux modes et tendances

Leçon 1 : À la mode ?

► Piste 2. Activité 7

C'est parti pour un nouvel épisode de *Chiffon*. Êtes-vous plutôt jupe ou pantalon ? Robe ou smoking ? Minijupe ou jupe midi ? Talons ou baskets ? Et vous, messieurs ? Plutôt costume trois-pièces ou tee-shirt et jean ? Les fringues ne sont pas votre affaire ou êtes-vous une *fashion victim* ? Êtes-vous plutôt *fast fashion*, luxe ou totalement éco-responsable ? Mais d'abord, qu'est-ce qu'être une *fashion victim* ? Et qu'est-ce que l'élégance ?

► Piste 3. Activité 8

Valérie Tribes : Bonjour Sarina !

Sarina Lavagne : Bonjour Valérie.

Valérie Tribes : Alors, qui es-tu Sarina ?

Sarina Lavagne : Je suis une jeune maman de quarante ans. J'ai lancé une entreprise de cosmétiques il y a un an, un an et demi, et je suis une farouche Parisienne.

Valérie Tribes : Et fan de mode ?

Sarina Lavagne : Fan de mode, oui. J'ai fait une école de mode, j'ai fait l'IFM il y a quelques années.

Valérie Tribes : L'Institut français de la mode.

Sarina Lavagne : Exactement, qui est une école de mode de passionnés. J'aime l'histoire de la mode, j'aime le vêtement pour ce qu'il transmet comme message. Voilà, même si moi je ne suis pas forcément toujours du dernier cri.

Valérie Tribes : Tu crois que chaque vêtement doit transmettre un message ?

Sarina Lavagne : Je pense que, je ne sais pas s'il le doit, mais je pense qu'il le fait, qu'on le veuille ou pas. En fait, quand on regarde une femme, quand on regarde sa silhouette, quand on regarde un homme, le vêtement – qu'il soit très apprêté ou au contraire très relax –, ça donne le ton. Comme un sourire, ça dit quelque chose. Qu'on dise quelque chose ou pas, il va y avoir une intention derrière.

► Piste 4. Activité 9

Valérie Tribes : Pour toi, le vêtement, ça a une fonction première de, comment dirais-je, une fonction primaire ? Ou alors c'est plus qu'une fonction primaire, c'est-à-dire que ça ne sert pas qu'à s'habiller, qu'à avoir chaud ?

Sarina Lavagne : Alors là, évidemment. Oui, la fonction primaire, (il) faut la remplir. Mais ça va évidemment beaucoup plus loin. Moi, je pense que le vêtement, c'est une attention portée aux autres. C'est une façon de dire : voilà ce que j'aime, voilà qui je suis, voici mes inspirations. Les gens, par leurs références dans le vêtement, vont passer des messages. Et je m'en rends compte aussi dans le travail : consciemment ou pas,

d'ailleurs, je m'habille de façon plus ou moins formelle quand j'ai une présentation avec des gens que je ne connais pas, sur laquelle il va falloir que je parle de mon métier, de ce que je fais, ou quand je suis juste tranquillement un vendredi soir en train de prendre un verre dans un café avec des amis.

► Piste 5. Activité 10

Valérie Tribes : Tu parlais des gens. Est-ce que le regard des gens compte pour toi ?

Sarina Lavagne : J'aimerais dire non, mais en fait un peu quand même. J'avoue, l'idéal, c'est de se libérer de ça, et je pense que je m'habille quand même pour moi la majorité du temps. Je suis quand même, voilà, je cours partout, donc je valorise des choses assez confortables. Mais en vrai, j'aime toujours quand on me fait un petit compliment, on me dit « j'adore ce petit bijou » ou « où est-ce que tu as acheté tes dernières chaussures ? ». Je ne peux pas dire que j'y suis insensible.

Leçon 2 : Consommation alimentaire

► Piste 6. Activité 2

Présentateur : Bonjour Virginie.

Virginie Garin : Bonjour Julien, bonjour Marina.

Marina : Bonjour Virginie.

Présentateur : Alors Marina, est-ce que vous êtes plutôt steak aux algues ou salade aux insectes ?

Marina : Steak aux algues.

Présentateur : Ah oui, forcément. Est-ce que vous commandez vos repas sur Internet ou est-ce que vous les imprimez en 3D ?

Marina : C'est bizarre, vos questions !

Présentateur : Comment les Français mangeront-ils demain ? Eh bien le cabinet AlimAvenir a mené l'enquête et voilà donc le portrait du mangeur de 2030.

► Piste 7. Activités 3 et 4

Virginie Garin : Alors, d'abord, la salade aux insectes devrait rester une niche car c'est culturel : manger des sauterelles ou des mouches, ça fait assez peu envie aux Français. En revanche, les insectes sous forme de farine vont nourrir plutôt le bétail : vaches, cochons et poules, que nous mangeons ensuite. Ça, c'est certain, c'est une source de protéines pas chère qui va se développer. Ce sont des professionnels de l'agroalimentaire et de la grande distribution qui ont répondu à cette enquête. Selon eux, la grande tendance qui va se confirmer, ce sont les achats par Internet. Faire ses courses, commander ses repas et se faire livrer. Certaines entreprises de restauration collective pensent même qu'assez rapidement les urbains, avec quand même un bon pouvoir d'achat, ne feront plus à manger du tout et commanderont tous les jours. Le bio, ça se confirme aussi, va continuer son essor. Le local : les Français sont rassurés par les circuits courts et veulent en trouver dans les grandes surfaces. Va-t-on voir pousser des fermes urbaines

un peu partout ? Sans doute, mais ça ne suffira pas à nourrir tout le monde et tant que les villes seront polluées, l'image des tomates ou des fraises cultivées sur les toits en souffrira. Autre tendance assez forte : le végétarisme. Elle concerne aujourd'hui surtout les jeunes et donc devrait s'installer. Et puis surtout le flexitarisme : c'est un mot très moche, mais qu'on va entendre de plus en plus. Ce sont des consommateurs qui continuent à manger de la viande, mais beaucoup moins. Ils achètent de la qualité, des labels, sont prêts à mettre un peu plus cher pour se faire plaisir.

Présentateur : Merci, Virginie. C'est notre planète, à retrouver sur rtl.fr.

Leçon 3 : Vacances, nouvelle vague

► Piste 8. Activités 7 et 8

Présentateur : 18 heures 19 sur RTL. Nous allons maintenant analyser la plage. Oui, la plage, vous avez bien entendu. Ses us, ses coutumes, que l'on se baigne ou pas à la mer. Eh bien, figurez-vous qu'un anthropologue a étudié précisément ce sujet. Il s'appelle Jean-Didier Urbain, également professeur à l'université de Paris-Descartes. Bonsoir Jean-Didier Urbain.

Jean-Didier Urbain : Bonsoir monsieur.

Présentateur : Alors, vous avez longuement étudié la plage et nos comportements sur la plage. Eh bien pour vous, c'est bien plus qu'une bande de sable. Vous considérez la plage carrément comme un petit théâtre. Pourquoi ?

Jean-Didier Urbain : Écoutez, je crois que nous sommes tellement habitués à la plage que nous avons perdu de vue ce qu'elle a d'original. Parce que c'est quand même pas très courant que 30 à 35 millions d'individus s'agglomèrent, s'agglutinent entre juillet et août sur 4 % du territoire pour vivre ensemble sans qu'il y ait de conflit, sans qu'il y ait d'affrontement, sans qu'il y ait de mésentente. Tous ces gens sont rassemblés en un même huis-clos, je dirais, qui est le huis-clos balnéaire, qu'on appelle la plage, pour y jouer au fond des rôles qui sont les rôles du bonheur, la joie d'être père, la joie d'être mère, la joie d'être beau, la joie d'être nu. On est dans un monde qui est fait par définition pour être heureux et montrer qu'on l'est. Voilà. D'où cette idée de comédie, si vous voulez. Ça ne veut pas dire pour autant que c'est factice : ce que je veux dire par comédie, c'est qu'effectivement c'est un lieu où chacun trouve son rôle, à sa mesure et selon ses désirs. Voilà.

► Piste 9. Activité 9

Présentateur : Est-ce qu'il y a des inégalités à la plage ?

Jean-Didier Urbain : Alors, si vous voulez, il y a bien sûr des inégalités qui sont les inégalités par exemple physiques. Pour autant, la comédie de la plage, c'est quand même de jouer à ce jeu qui est que sous le soleil, nus, on est tous pareils. Pour autant, il y a des inégalités bien sûr à la plage : il y a des plages populaires, il y a des plages aristocratiques, il y a des plages bourgeoises, des plages privées. Vous avez des plages aussi qui sont discriminées en fonction de ceux qui y sont, donc vous avez des plages gay, vous avez des plages naturistes, vous avez des plages sportives, qui se distinguent des plages familiales, des plages textiles. Bon, et puis, il y a bien sûr des différences mais, au fond, le rêve du balnéaire, c'est de se trouver un lieu où on peut, pendant un petit instant du moins, croire qu'on est tous bronzés par le même soleil, à égalité.

Présentateur : Et nous ne sommes pas là dans le cliché. La plage est véritablement un sujet d'anthropologie. Vous nous l'assurez.

Jean-Didier Urbain : Écoutez, moi, ça me paraît difficile de ne pas en faire un sujet d'anthropologie quand vous voyez déjà l'ampleur du phénomène. Parce que quand je vous parle de 35 millions d'individus sur 4 % du territoire national, je ne vous parle que de la France ! Or le modèle de la plage qui a été inventé très largement sur les côtes normandes et en Méditerranée au XIX^e siècle, s'est exporté aux quatre coins du monde. Maintenant, on va, du Vietnam jusqu'au Mexique, rechercher la même plage, avec le même sable, avec les mêmes parasols, avec les mêmes services et avec les mêmes modes de convivialité. On partage le même territoire parce qu'au fond on réapprend à partager l'espace.

Leçon 4 : Vous avez dit « vintage » ?

► Vidéo n° 1. Activité 1

Journaliste : C'est bien connu, c'était mieux avant. Certains ont fait de cet adage une vraie philosophie de vie. S'habiller, décorer sa maison comme dans les années cinquante, soixante ou encore soixante-dix est aujourd'hui le comble du chic. Notre grand format s'intéresse à la tendance du vintage. Pourquoi un tel succès ? C'est ce que nous allons essayer de comprendre.

► Vidéo n° 1. Activités 2 et 3

Voix off : Chez Thierry, tout, absolument tout est vintage. Alors, quand il reçoit son ami Mitch Tornado qui vient d'acheter ce costume années cinquante, impossible de les arrêter.

Mitch Tornado : Ça, c'est super sympa. Et puis alors ce qui est génial, il y a toujours ces tissus un peu lourds et en même temps qui donnent toute cette fluidité et cette souplesse et qu'on ne retrouve pas du tout aujourd'hui.

Voix off : Vêtements, lunettes, montres : Mitch est resté bloqué avant les années soixante. Une passion empreinte de nostalgie, d'un temps loin de l'uniformité et du jetable actuels. Et porteur, selon lui, d'autres valeurs.

Mitch Tornado : Le fait aussi de s'habiller un peu chic, ça nous incite aussi à avoir une bonne conduite. À être plus gentleman, à être plus... à faire plus attention. Des valeurs de respect, de politesse, de savoir-vivre, de civisme que je trouve qu'il n'y a plus aujourd'hui.

Voix off : Depuis septembre, ce DJ, qui est aussi comédien et danseur, organise des événements rétros en Lorraine. La tendance vintage ne lui a donc pas échappé même s'il regrette un côté trop cliché, notamment chez ces dames.

Mitch Tornado : Souvent, elles mettent toujours un peu les mêmes robes, les mêmes repros. Ce n'est pas forcément des choses vraiment rétros. Et en plus, les pin-up ne s'habillaient pas qu'avec des robes évasées. Il y avait aussi des jupes crayon. Il y avait tout un tas d'autres choses. Il y avait des pantalons.

Voix off : Sortir du cliché de la jupe à pois et montrer que le vintage est plus que jamais d'actualité. Dans sa boutique, Théodora Smal ne vend que des vêtements qu'elle achète à des particuliers ou sur des marchés vintage, pour un rapport qualité prix défiant toute concurrence.

Théodora Smal : Dans les vêtements anciens, vous allez avoir l'impression de quelque chose d'assez simple finalement, et en fait quand vous allez le porter, c'est là où tout le vêtement va ressortir parce que c'est extrêmement bien coupé et que tous les détails sont là.

Voix off : Des coupes, des matières et une bonne dose de *made in France*,

pour une démarche qui se veut également plus éthique.

Théodora Smal : L'idée, ce n'est pas de jeter la pierre à ceux qui s'habillent en grande surface mais juste, voilà, à un moment donné, de se poser et de se dire : oui, mais qui fabrique mes vêtements ? À quel prix ? Avec quelles substances ? Et avec quelle marge ? Parce que clairement, il y a un vrai problème là-dessus. Au moins, quand vous achetez de la deuxième main, je trouve qu'on est quand même assez neutre sur l'impact et environnemental et éthique finalement.

Voix off : Dernier arrêt dans le seul coffee shop de Metz. À 26 et 33 ans, Alexis et Florian y ont choisi une décoration résolument vintage. Des restes de leur vie de débrouille estudiantine, mais surtout l'envie d'un retour aux sources.

Alexis : C'est des choses qui rappellent un peu la nostalgie, les souvenirs de famille. C'est d'ailleurs ce que tout le monde nous dit : « J'avais cette tapisserie chez ma grand-mère » ou « J'ai eu cette table de salon en formica ».

Florian : On a besoin de se rattacher à quelque chose. On a besoin d'avoir des souvenirs. C'est ce qu'il y a de plus important dans la vie. C'est quelque chose qui dure.

Voix off : Mitch Tornade organise une nouvelle soirée à Dommartemont le 1^{er} décembre. Théodora Smal va déménager dans un nouveau local plus grand. Quant à Alexis et Florian, ouvert depuis un mois, leur coffee shop cartonne. Décidément, le vintage n'a pas d'âge.

Focus langue – Phonétique

► Piste 10. Activité 5

C'était mieux avant !

C'était tellement mieux avant !

C'était vraiment bien mieux avant !

Stratégies

► Vidéo *Les Tutos de Baptiste*. Activités 1 et 2

Femme : Salut, aujourd'hui on va voir comment défendre ses idées. En un mot, argumenter.

Baptiste : Ouais.

Femme : Alors argumenter, c'est quoi ?

Baptiste : C'est bien.

Femme : Alors argumenter, c'est apprendre à défendre ses idées.

Baptiste : Voilà.

Femme : Comment faire ? Par quels moyens ? Avec quel exercice ?

Baptiste : Exactement.

Femme : Coupez !

Baptiste : Ça peut arriver à tout le monde d'être à court d'idées. Pas seulement les plus timides.

Femme : C'est vrai. C'est pour cela qu'il faut savoir travailler son sens de la répartie. Alors comment ?

Baptiste : En jouant au « Pour ou contre ».

Femme : Alors, tu es pour ou tu es contre ?

Baptiste : Pour ou contre quoi ?

Femme : Justement, c'est ça le jeu. Donc choisir son thème, choisir son camp et pouvoir argumenter sur tout.

Baptiste : Bon, bah contre.

Femme : Alors d'accord. Donc moi je suis pour. Les chaises pliantes !

Tu as trente secondes.

Baptiste : Alors une chaise pliante, je suis complètement contre. Parce que ça a l'air super, comme ça, c'est pratique et tout mais paf ! On peut se coincer les doigts. Et ça, n'empêche, ça fait très très mal. D'accord ? Alors peut-être qu'il y a le côté soi-disant pratique. Je n'y crois pas trop, parce qu'au bout d'un moment ça use, ça rouille, c'est casse-pied, ça fait « hiii, heuuuu » quand on veut les déplier et les plier.

Femme : Attends ! Parce que moi une chaise pliante, je trouve qu'il n'y a rien de tel pour aller à la plage, pour aller jouer aux boules. Tu prends ta chaise pliante, paf, paf, paf. Il n'y a pas de place dans le métro, tu déplies ta chaise, tu t'assoies dans le métro. Il n'y a pas de place au cinéma, on te refuse l'entrée, tu arrives avec ta propre chaise et là tu la déplies dans le cinéma.

Baptiste : Oh, ben oui ! Ta propre chaise pliante au cinéma, bien sûr !

Femme : Et alors ? Peu importe le choix des arguments. On peut discuter sur tous les sujets, même les plus farfelus. Je ne sais pas moi. Pour ou contre le bleu du ciel, pour ou contre les cinq doigts de ma main, pour ou contre les grenouilles, pour ou contre les post-it, pour ou contre la forme des post-it...

Baptiste : C'est vrai, ça. Pourquoi est-ce que les post-it devraient tous être carrés ? Je veux dire, ils pourraient très bien être triangulaires ou même ronds. Je veux dire, après les post-it multicolores, les post-it multiformes.

Femme : Tu vois, même sur un sujet comme les post-it, tu arrives à trouver des arguments. Donc, ce qui revient à dire que l'essentiel, c'est plutôt la créativité. Laisser s'exprimer sa créativité et être le plus convaincant possible.

Baptiste : On pense avec nos mots. Donc plus on s'entraîne à les dire, plus on enrichit son vocabulaire. Donc ses idées.

Femme : Voilà. Alors, pour ou contre ?

DELF 1 – Compréhension de l'oral

► Piste 11.

Patricia Marin : Et *Tendances Lab*, avec vous, Pierre Collard. Bonjour Pierre !

Pierre Collard : Bonjour Patricia Marin ! Cette semaine, on va parler de prêt-à-porter « made in France » car nous nous sommes rendu compte que les Français apprécient de plus en plus les produits fabriqués en France. Alors, on savait déjà que les Français aimaient particulièrement acheter des voitures françaises. Et figurez-vous que pour plus de 90 % d'entre eux, acheter français est un acte citoyen car cela leur donne l'assurance que leur achat a été produit selon des normes sociales respectueuses des salariés. Une majorité de Français voient aussi dans les produits fabriqués en France un gage de qualité. Concernant l'habillement, même tendance : à la question « Pour quel produit la fabrication française compte-t-elle davantage ? », 74 % répondent l'habillement et l'automobile, juste après l'alimentaire qui, lui, arrive en tête. C'est ce qu'affirme une étude récente.

Patricia Marin : Ça, c'est plutôt une bonne nouvelle ! Ça veut dire que les conditions de fabrication des vêtements deviennent une préoccupation pour le consommateur. En plus, compte tenu de l'impact de l'industrie textile sur la planète, les consommateurs français ne s'y trompent pas quant à l'aspect environnemental.

Pierre Collard : C'est le moins qu'on puisse dire ! Chaque année, les Français achètent 700 000 tonnes de vêtements alors que nous n'utiliserions que 30 % de nos habits.

Patricia Marin : C'est pas vrai ?

Pierre Collard : C'est incroyable, effectivement ! Ce qui aggrave encore plus la situation, c'est quand on prend conscience qu'il faut plus de 2 000 litres d'eau pour fabriquer un simple tee-shirt.

Patricia Marin : 2 000 litres d'eau ? Pensons-y quand on coupe l'eau en se lavant les dents, parce qu'on n'y pense pas forcément quand on achète un tee-shirt...

Pierre Collard : Et justement, c'est peut-être sur le plan des valeurs que le « made in France » peut se faire une place dans le prêt-à-porter. Hélène Sarfati-Leduc est fondatrice associée du French Bureau, un bureau d'études sur la mode responsable. Elle confirme : les consommateurs sont désormais plus attentifs aux conditions de fabrication des vêtements. Écoutons-la.

Hélène Sarfati-Leduc : La crise a quand même beaucoup changé les choses. On s'est rendu compte que, finalement, acheter toujours moins cher et loin, ça n'était pas un bon calcul. On s'est rendu compte qu'il y avait des emplois qui disparaissaient et qu'au final le consommateur se dit : « Je vais faire un acte citoyen, quelque part, en essayant d'acheter local, comme ça j'aide des gens à garder leur travail. » Alors, en ce qui concerne la question du prix, elle est fondamentale et majeure, c'est toujours pareil ! On veut toujours acheter moins cher, mais nous, ce qu'on défend et ce qu'on a pu constater, c'est qu'en travaillant de manière propre et responsable, c'est-à-dire éthique, on peut complètement rester encore compétitifs sur le marché.

Pierre Collard : Et elle a raison car les Français se disent également prêts à payer plus cher pour acheter des produits fabriqués en France. Et ça, les marques l'ont bien compris ! Elles s'attachent d'ailleurs à ne pas faire dérapier les prix.

Patricia Marin : C'est notamment le cas de 1083, une marque de vêtements qui connaît un vrai succès en France.

Pierre Collard : Tout à fait. 1083, ce sont des jeans à 89 euros ou des chaussures à 69 euros fabriqués dans un rayon de 1 083 kilomètres, les deux points de France les plus éloignés : Porspoder au nord de la Bretagne et Menton au sud-est. L'entreprise a déjà vendu en trois ans 15 000 jeans et 5 000 paires de chaussures, ce qui lui a permis de multiplier par cinq son chiffre d'affaires. Et s'il y a un secret à cette réussite, à retenir pour le fondateur Thomas Huriez, c'est la transparence. On l'écoute.

Thomas Huriez : On dit ce qu'on fait, on fait ce qu'on dit ! C'est-à-dire que sur les réseaux sociaux, on explique chacune des problématiques auxquelles on fait face et on explique nos solutions quand on les trouve. Récemment, par exemple, on a dû acheter des poubelles pour notre atelier et donc, on a trouvé des poubelles fabriquées en France et on a expliqué à nos clients que voilà, ces poubelles, elles avaient été fabriquées en Mayenne, je crois ! Et je pense que cette démarche de transparence et de cohérence donne de la crédibilité et fait comprendre la sincérité de notre démarche. Et du coup, commercialement, c'est beaucoup plus puissant qu'une carte de fidélité banale, quoi ! Les clients apprécient !

Patricia Marin : La réussite du « made in France » serait donc directement liée à l'éthique des produits ?

Pierre Collard : Disons que quoi qu'il arrive, Patricia, les marques ne peuvent plus échapper à la question éthique. On pourrait même dire que dans l'esprit du consommateur, « fabriqué en France » égale « fabriqué avec une certaine éthique ». Écoutons à nouveau Hélène Sarfati-Leduc du French Bureau.

Hélène Sarfati-Leduc : Si on est en France, on part du principe qu'on est déjà responsable et éthique puisqu'on a des conditions de travail et un code du travail qui, quand même, est nettement plus exigeant qu'à peu près partout ailleurs sur la planète, on va dire ! Et puis, on respecte des normes environnementales assez rigoureuses au niveau européen aussi. Ça me semble donc totalement incohérent de proposer du « made in France » sans être complètement éthique, aussi bien dans la communication que dans le marketing : c'est l'ensemble de la stratégie de l'entreprise qui doit être éthique et responsable.

Pierre Collard : Notez d'ailleurs qu'un site internet – www.madine-france.com – recense une bonne partie des marques de vêtements qui fabriquent en France. Cela prouve bien que cette question prend de plus en plus d'importance aux yeux des consommateurs.

Patricia Marin : Mais est-ce qu'il suffit de choisir des vêtements dont les étiquettes indiquent qu'ils ont été fabriqués en France pour acheter éthique ?

Pierre Collard : Malheureusement non, puisqu'il suffit que la dernière transformation sur le vêtement ait été réalisée en France pour qu'il soit considéré comme un produit « made in France ». Par exemple, un jean qui a été fabriqué en Chine mais assemblé en France pourra se dire « made in France ».

Patricia Marin : C'est de la triche, ça !

Pierre Collard : C'est quasiment de la triche ! Pourtant, c'est la loi qui le dit. Alors, des labels peuvent vous guider, comme par exemple le label Origine France Garantie, qui impose des contraintes très précises aux vendeurs. Après, si toutes les marques ne sont pas parfaites, on peut voir le côté positif des choses et se dire qu'acheter des produits « made in France » aide à changer les modèles de consommation actuels et ça, c'est un bon début !

DOSSIER 2. Nous parlons d'histoire et de mémoire

Leçon 1 : Événements fondateurs

► Piste 12. Activités 8 et 9

Catriona Seth, universitaire, ancienne des lycées français de Caracas (Venezuela) et de Bruxelles (Belgique).

La scolarité en français, elle a eu un impact, je dirais immédiat, puisque j'ai eu la chance, de même que ma sœur, de devenir bilingue. Ce qui n'est pas si fréquent que cela parce qu'il y a beaucoup de gens qui parlent très bien une deuxième langue mais qui n'ont pas véritablement cette espèce de côté amphibie entre deux langues, deux cultures. Et c'est grâce à mes études, donc, en français que j'ai pu ensuite, après être passée par la case Oxford puisque j'ai fait mes études universitaires d'abord à Oxford et ensuite à la Sorbonne, décider d'avoir une vie en France, passer les concours, j'ai passé l'agrégation.

Carlos Ghosn, ancien PDG de Renault-Nissan, ancien du collège Notre-Dame de Jamhour, au Liban.

Le fait d'avoir fait une très grande partie, voire la totalité de ma carrière, avec deux entreprises françaises, en fait, parce que c'est Michelin d'abord, puis Renault après, et puis Nissan à cause de l'alliance entre Renault et Nissan, bien sûr est très lié à mon éducation, aussi bien le secondaire que les études supérieures. La France et surtout la culture française a toujours fait partie de mes points d'intérêt, de mes points d'attention, de mes points de curiosité, de mes points d'affinité. Ceci étant dit, je ne me suis pas limité à cela. C'est-à-dire que le fait d'être attaché à la culture française a au contraire excité mon envie de connaître l'Asie, de connaître le Japon, de connaître l'Amérique du Nord, les États-Unis, de connaître un peu mieux le Moyen Orient et de me rapprocher aussi de la culture du pays où je suis né, qui est le Brésil. Donc quelque part, pour moi, l'éducation française professée, dans tous les cas telle que je l'ai reçue au collège Notre-Dame de Jamhour, m'a donné plus envie de « mondialité » [sic] et de diversité qu'au contraire de me réfugier uniquement sur une base française.

Dominique Tchimbakala, journaliste, ancienne du lycée français de Brazzaville, au Congo.

Mon prof d'histoire de terminale, qui a été déterminant dans les études que j'ai suivies, sans doute dans le métier que je fais aujourd'hui, parce qu'il a été le premier à me dire que je pouvais viser haut, qu'on était dans un bon lycée, que nous avions un bon niveau, que je pouvais aller en classe prépa.

Colette Lewiner, conseillère en énergie, ancienne du lycée français d'Alexandrie, en Égypte.

J'ai toujours eu des postes internationaux et j'ai toujours aimé ça. Je pense aussi que cette scolarité dans un milieu très, très international m'a donné ce goût. Prenons la bourgeoisie de l'époque [à] Alexandrie : les femmes, elles, ne travaillaient pas et c'était mal vu qu'elles travaillent parce que, d'une certaine manière, ça voulait dire que leurs maris ne gagnaient pas assez d'argent. C'est quand même assez paradoxal mais c'était ça la mentalité de l'époque. Je pense [que] d'avoir été d'abord dans un lycée français a aidé parce que ce n'était pas la mentalité de la France quand même, même si celle-ci a aussi évolué, mais ce n'était pas la mentalité de la France. Et puis le fait de venir en France a changé ma vie. Je pense qu'en Égypte je n'aurais jamais pu faire les études que j'ai faites.

► **Piste 13. Activité 10**

1. La scolarité en français, elle a eu un impact... je dirais immédiat.
2. Le fait d'être attaché à la culture française a au contraire excité mon envie de connaître l'Asie, de connaître le Japon, de connaître l'Amérique du Nord, les États-Unis, de connaître un peu mieux le Moyen Orient.
3. Il a été le premier à me dire que je pouvais viser... je pouvais viser haut.
4. Dans un milieu très, très international.
5. J'aurais jamais pu faire les études que j'ai faites.

Focus langue – Phonétique

► **Piste 14. Activité 4**

- a. Si j'étais née au XVIII^e siècle ? Eh bien, je crois que, je suis même sûre que la vie quotidienne aurait été bien différente, vraiment très

différente. D'abord, il n'y aurait pas encore l'électricité, alors on utiliserait des bougies ou des lampes à pétrole. Et dans les rues, le soir, il ferait sombre ou bien il y aurait des réverbères, et donc des allumeurs de réverbères, tiens, comme dans le livre, là, *Le Petit Prince* !

- b. Je suis en France depuis vingt ans et je peux dire que j'ai eu beaucoup de chance parce que j'ai pu faire mes études de médecine. Et, quand je suis arrivé ici à 15 ans, je parlais pas un mot de français. Tout ça, c'est grâce à mes parents qui ont fait d'énormes sacrifices pour me donner les moyens de réussir. Même si, bien sûr, j'ai beaucoup travaillé. Enfin, tout ça pour dire que je dois beaucoup à mes parents et à ce pays.

Leçon 3 : Souvenirs d'enfance

► **Piste 15. Activités 2 et 3**

La nuit, me revient le parfum de mes rues d'enfance, le rythme calme des après-midi, le bruit rassurant de la pluie qui tambourine le toit de tôle. Il m'arrive de rêver. Je retrouve le chemin de ma grande maison au bord de la route de Rumonge. Elle n'a pas bougé. Les murs, les meubles, les pots de fleurs, tout est là.

Et dans ces rêves que je fais la nuit d'un pays disparu, j'entends le chant des paons dans le jardin, l'appel du muezzin dans le lointain.

L'hiver, j'observe avec tristesse le marronnier effeuillé dans le square en bas de mon immeuble. J'imagine à sa place la puissante voûte des manguiers qui rafraîchissait mon quartier.

Lors de mes insomnies, j'ouvre un petit coffre en bois caché sous le lit, des fragrances de souvenirs me submergent en regardant les photos de tonton Alphonse et de Pacifique, ce cliché de moi dans un arbre pris par Papa un jour de l'an, ce scarabée blanc et noir ramassé dans la forêt de la Kibira, les lettres parfumées de Laure, les bulletins de vote de l'élection de 1993 ramassés dans l'herbe avec Ana, une carte d'identité tachée de sang... J'enroule une tresse de Maman autour de mes doigts et je relis le poème de Jacques Roumain, offert par madame Economopoulos le jour de mon départ : « Si l'on est d'un pays, si l'on y est né comme qui dirait : natif-natal, eh bien, on l'a dans les yeux, la peau, les mains, avec la chevelure de ses arbres, la chair de sa terre, les os de ses pierres, le sang de ses rivières, son ciel, sa saveur, ses hommes et ses femmes. »

Extrait de *Petit Pays* de Gaël Faye © Editions Grasset & Fasquelle, 2016.

► **Piste 16. Activité 4**

1. La nuit, me revient le parfum de mes rues d'enfance, le rythme calme des après-midi, le bruit rassurant de la pluie qui tambourine le toit de tôle.
2. Il m'arrive de rêver. Je retrouve le chemin de ma grande maison au bord de la route de Rumonge. Elle n'a pas bougé. Les murs, les meubles, les pots de fleurs, tout est là.
3. Et dans ces rêves que je fais la nuit d'un pays disparu, j'entends le chant des paons dans le jardin, l'appel du muezzin dans le lointain.
4. L'hiver, j'observe avec tristesse le marronnier effeuillé dans le square en bas de mon immeuble. J'imagine à sa place la puissante voûte des manguiers qui rafraîchissait mon quartier.
5. Lors de mes insomnies, j'ouvre un petit coffre en bois caché sous le lit, des fragrances de souvenirs me submergent en regardant les photos de tonton Alphonse et de Pacifique, ce cliché de moi dans un arbre pris par Papa un jour de l'an, ce scarabée blanc et noir ramassé dans

la forêt de la Kibira, les lettres parfumées de Laure, les bulletins de vote de l'élection de 1993 ramassés dans l'herbe avec Ana, une carte d'identité tachée de sang...

6. J'enroule une tresse de Maman autour de mes doigts et je relis le poème de Jacques Roumain, offert par Mme Economopoulos le jour de mon départ : « Si l'on est d'un pays, si l'on y est né comme qui dirait : natif-natal, eh bien, on l'a dans les yeux, la peau, les mains, avec la chevelure de ses arbres, la chair de sa terre, les os de ses pierres, le sang de ses rivières, son ciel, sa saveur, ses hommes et ses femmes. »

► **Piste 17. Activité 11**

Souvenez-vous... Un souvenir agréable. Peut-être de votre enfance ? De votre adolescence ? Ou d'une autre période de votre vie. Prenez votre temps. Laissez-vous envahir. Savourez votre souvenir. En quelle saison êtes-vous ? Il fait chaud ? Froid ? C'est le jour ou la nuit ? Que ressentez-vous ? Quelles sensations ? Une odeur ? Un parfum ? Un bruit ? Une image ? Un goût ? Une saveur ? Une chose que vous touchez ? Sentez le contact de cette chose avec votre peau. Comment vous sentez-vous ? Heureux ? Mélancolique ? Nostalgique ?
Respirez profondément. Revenez tout doucement à la réalité, ici et maintenant. Ouvrez doucement les yeux.

Leçon 4 : Transmission

► **Vidéo n° 2. Activités 6, 7 et 8**

Oui, allô ?

J'ai commencé à écrire mes histoires en pensant que, voilà, ça restera juste sur l'ordinateur et je le lirai un jour, je le sortirai comme ça. Je n'avais pas du tout une idée de faire quelque chose là-dessus. Je ne pensais pas le partager avec des gens, juste peut-être avec mes proches. Mais Sylvain s'est mis à lire tout ça et puis il m'a dit que ça ferait vraiment un très chouette projet de bande dessinée. Et donc il a commencé à faire des premiers croquis, la recherche du personnage. Moi je n'y croyais pas trop, c'était vraiment, c'était étrange. Je me suis dit « Mais qui va s'intéresser à une vie aussi banale, quotidienne, en Pologne ? ». Je n'étais pas une super héroïne, j'étais vraiment une fille qui parlait pas en plus, qui ne faisait que cogiter dans sa tête, enfin c'était pas quelqu'un... Avec Sylvain, on s'est rendu compte qu'effectivement ça pouvait être lu par d'autres personnes. Mais le récit tel que je l'ai écrit, comme je n'ai jamais fait de bande dessinée avant, c'était vraiment un récit complet. C'était comme des petites nouvelles. Les histoires de Marzi, c'est comme ça. Elles peuvent très bien fonctionner sans dessins. Mais sans dessins, elles paraissent un peu plus tristes, plus grises, peut-être très stéréotypées, de la Pologne que les Occidentaux, les Français ou les Belges, imaginent. Justement ça serait un peu considéré juste comme l'histoire d'une petite fille qui a vécu le communisme, donc tout de suite c'est associé à la grisaille, vraiment à la tristesse, aux grèves, aux problèmes, alors que voilà il y a aussi ce côté universel de l'enfance, il y a aussi de l'insouciance malgré tous les problèmes. Et s'il n'y avait pas de dessins, si ce n'était pas une bande dessinée, peut-être qu'on perdrait tout notre lectorat jeunesse. Une fois par an, au marché, c'est la carpe la vedette. Mon père s'est levé tôt et en a trouvé une belle. Mais en attendant le jour de Noël, la carpe réquisitionne la baignoire. Du coup, je n'aime plus trop me servir de la salle de bains. Je devrais peut-être lui apporter des herbes, pour lui

recréer son milieu naturel. Je voudrais la garder, même si je ne sais pas trop ce qu'on pourrait faire ensemble. Et puis le jour de Noël arrive. Mon père va faire ce qui doit être fait. C'est comme ça dans toutes les familles polonaises. Une fois par an, mon HLM se transforme en un énorme abattoir empli de cris muets.

DOSSIER 3. Nous nous construisons une culture commune

Leçon 1 : Tous au Salon du livre !

► **Piste 18. Activités 7 et 8**

Emmanuel Khérad : Bonjour Romain Puértolas !

Romain Puértolas : Bonjour Emmanuel !

Emmanuel Khérad : Alors, votre premier roman s'est vendu à plus de 500 000 exemplaires, Romain. Il a été traduit dans le monde entier. La semaine prochaine, donc le 2 mai, votre nouveau roman, *Les Nouvelles Aventures du fakir au pays d'Ikea*, sort chez Le Dilettante. Vous nous le présentez ici en avant-première. Votre fakir est donc devenu riche, il vit en France, il s'est embourgeoisé et il ne peut plus se regarder dans la glace au sens propre.

Romain Puértolas : Oui, c'est un peu ça, voilà. On est juste après *Le Fakir 1* on va dire, il est devenu écrivain à succès, il passe ses journées, ses matins à regarder *Télématin* à la télé, il ne sort plus, il a écrit un petit livre dont il est assez content et il habite dans le 16^e arrondissement dans un bel appartement. Il envoie son manuscrit à son éditeur, il s'attend à recevoir des louanges sur ce manuscrit et son éditeur dit : « Vraiment, c'est pas bon, voilà. »

Emmanuel Khérad : Il fait quatorze pages, le livre, en plus.

Romain Puértolas : Il fait quatorze pages en plus, voilà, et il dit que c'est vraiment pas bon ». Donc ça va être le début, il va falloir qu'il retrouve son âme de fakir un petit peu qu'il a perdue et repartir à l'aventure.

Emmanuel Khérad : C'est complètement loufoque, votre livre, Romain Puértolas. Vous partez dans des délires ! Je me suis demandé même où vous alliez vous arrêter. Il y a de très mauvais jeux de mots, plein de références absurdes : c'est Monty Python, ce livre. Les quatre libraires ont lu votre nouveau roman en avant-première donc, je précise, ils ont eu cette chance-là. Le Canada, la France, la Belgique ou la Suède : on commence par qui ? La Suède, j'ai dit la Suède ? La Suisse, pardon, la Suisse ! Qu'est-ce que vous choisissez, Romain ?

Romain Puértolas : Ah ben la Suisse !

► **Piste 19. Activité 9**

Emmanuel Khérad : Allez Laura Sanchez, allons-y.

Laura Sanchez : En libraire suédoise, je prends la parole. Alors moi, d'abord, je confesse que je n'avais pas lu les premières aventures du fakir, mais je m'y suis quand même retrouvée, avis à ceux qui auraient raté le début. Ce livre a la forme d'un roman amusant, avec des situations rocambolesques, phrases enjouées, multiples clins d'œil au milieu littéraire, le tout sur fond d'actualité. Donc ça, c'est la forme. Et le fond, là, moi, je suis un peu perdue, en fait. Pour moi, il y a un mélange des genres, justement, avec des scènes extrêmement dramatiques, donc j'aurais aimé savoir, vous, Romain Puértolas, où êtes-vous ?

Romain Puértolas : Moi, je suis dans le drame mais édulcoré en fait. Je décris la vie telle, comme elle est mais je l'enrobe un petit peu de peinture, je la peins, je mets du jaune dessus, voilà. Les murs restent toujours gris mais il y a de la peinture dessus.

Emmanuel Khérad : Sophie Todescato, en France, à Orléans, c'est un livre qui vous a amusée, je crois ?

Sophie Todescato : Oui, ça m'a amusée. Je trouve qu'on y retrouve les mêmes qualités que dans le premier volume, c'est-à-dire avant tout ce qui fait votre marque de fabrique, Romain, c'est-à-dire ce plaisir très communicatif à inventer, à raconter, le goût du détournement, du loufoque, du jeu sur les clichés. Tout ça, ça en fait un roman vraiment très divertissant. Avec peut-être une petite réserve au début : c'est peut-être un peu laborieux au démarrage, et puis le fakir trouve son rythme de croisière gentiment absurde, donc rien de plus, mais rien de moins non plus, vraiment, le contrat est rempli, on rit et on est divertit.

Emmanuel Khérad : Bien, Jérémy Laniel, le plus sévère de tous, vous me faites peur, rien qu'à vous regarder.

Jérémy Laniel : L'ennui avec ce livre c'est que j'ai lu le premier l'année dernière, quatre ans trop tard, certains me diront, mais à la lecture du deuxième tome, j'ai trouvé qu'il y avait de la redite, qu'il y avait de la formule, je m'y suis malheureusement ennuyé. L'auteur est brillant, mais j'ai l'impression qu'il s'est un peu amouraché de son fakir qui, lui, n'avait plus grand-chose à vivre. Par contre, la fin laisse présager une suite beaucoup plus intéressante.

Emmanuel Khérad : Ouais, c'est vrai que la finale est exceptionnelle. Déborah Danblon est en Belgique et elle aussi... Romain, je suis désolé, ça lui a plu moyen, mais bon, vous avez eu un succès considérable, on va se rassurer avec ça. Mais Déborah, oui ?

Déborah Danblon : Oui, je suis désolée, désolée, mais moi, j'ai vécu mais vraiment un grand et long moment de solitude en essayant de me plonger dans votre livre et j'ai essayé de me raccrocher à des clous, à des vis, à des trucs Ikea et puis je ne suis pas arrivée à avancer. Et je n'ai même pas trouvé un mot gentil à vous dire et pourtant je suis gentille, Emmanuel peut témoigner. Mais vraiment, ma seule excuse, c'est que je suis complètement et absolument dénuée de sens de l'humour.

► Piste 20. Activité 10

Emmanuel Khérad : Bon, alors, ce qui est très bien, Romain Puértolas, c'est qu'on leur fait lire en avant-première votre livre, qu'on est ravis de vous accueillir et qu'il y a deux libraires qui n'ont pas aimé. Deux sur quatre, ça fait le débat !

Romain Puértolas : Mais c'est bien parce que c'est sincère, au moins. Je préfère.

Emmanuel Khérad : Et puis c'est le débat culturel, c'est comme ça. Alors je ne suis pas d'accord avec eux parce que je trouve qu'il y a énormément de choses dans ce livre, c'est foisonnant. On apprend même certaines choses étonnantes... Bon, je ne vais pas tout raconter mais vous racontez le dénuement, c'est ça qui m'a intéressé, moi, le dénuement, qui est important pour mieux saisir la richesse de la vie et vous démontrez comme ça, votre fakir démontre, avec son histoire et aussi avec ce qu'il vit aujourd'hui, qu'en Occident on s'encombre trop. Merci beaucoup, Romain Puértolas, merci beaucoup et on applaudit Romain Puértolas, en avant-première !

Leçon 2 : À chacun son cinéma

► Piste 21. Activité 1

Guillaume Naudin : Sous-titrage contre doublage : c'est un vieux débat de cinéphiles. Le sous-titrage en France, pendant longtemps et aujourd'hui encore, c'est vu un peu comme quelque chose d'élitiste, voire de snob, non ? Quand on parle du sous-titrage, on évoque souvent la chaîne Arte, qui avant même la télévision numérique avait déjà fait ce choix du sous-titrage pour beaucoup de films, Canal+ également, mais à des heures beaucoup plus tardives.

► Piste 22. Activité 2

Guillaume Naudin : Ralf Kuchheuser, c'était justement pour des raisons de service public, d'apprentissage des langues que ce choix avait été fait chez Arte à l'époque ?

Ralf Kuchheuser : Alors, la première raison, ce n'était pas pour l'apprentissage des langues, c'était vraiment... ça fait partie de notre ligne éditoriale. C'est-à-dire, on a différentes cases de films [de] cinéma, des... cinéma d'auteur, cinéma découverte, lesquels [sic] on [ne] diffuse souvent qu'en version originale sous-titrée. Et les films diffusés en *prime time*, les films actuels, le cinéma « classique », là on diffuse les deux versions. Ça veut dire : sur le canal principal, la version doublée et, sur le deuxième canal, la version originale sous-titrée.

► Piste 23. Activité 3

Guillaume Naudin : Alors, la France a ceci de particulier, Patrick Poivey, qu'on peut aller au cinéma et regarder aussi bien un film sous-titré ou sa version doublée. Alors, ce n'est pas systématique, mais c'est le cas. C'est quelque chose d'important, selon vous, de pouvoir garder justement ce choix ?

Patrick Poivey : C'est fondamental parce que de toute façon il faut protéger l'œuvre originale. Ça, il n'y a même pas de discussion possible. Mais le sous-titrage a un désavantage, c'est qu'il y a très peu d'espace, très peu de caractères en fait. Et vous avez des auteurs qui sont très prolifiques. Alors vous avez vingt-quatre caractères, et puis on ne peut pas... Prenez un exemple type, c'est Woody Allen. Woody Allen, c'est... En plus, c'est un argot new-yorkais, que même les New-Yorkais ne comprennent pas. Alors, moi, je veux bien la version originale, il n'y a aucun... mais le sous-titrage... Woody Allen n'arrête pas de parler, donc on ne peut pas avoir la globalité. Alors le doublage, des fois, peut aider. C'est pour ça qu'il n'y a pas d'opposition, non, mais non, mais non... Et c'est génial qu'on puisse avoir la version originale sous-titrée et en même temps la version doublée parce qu'il y a des petites choses quand même un peu subtiles des fois.

► Piste 24. Activité 4

Guillaume Naudin : Alain Modot, pour revenir à ce côté élitiste qu'on a pu reprocher au sous-titrage pendant un temps : est-ce qu'il y a comme ça un sous-titrage des villes et un doublage des champs ? Finalement, on habite en ville à Paris principalement, on va voir des films sous-titrés, et puis en province, l'offre, c'est plutôt le doublage ?

Alain Modot : Pour voir un film sous-titré, même pendant le festival de Cannes à Cannes, il faut vraiment chercher la salle. Je rappellerai qu'Arte, avant effectivement d'avoir deux [canaux] numériques, Arte, qui diffusait des films sous-titrés, avait arrêté la diffusion des films sous-titrés et notamment en *prime time*, parce que tout bêtement

l'audience chutait de quatre ou cinq et donc c'était vraiment le frein, le sous-titrage. En Europe, et en France, il y a vraiment deux cartographies. Il y a la cartographie du cinéma d'un certain nombre de pays où il n'y a véritablement que du doublage, ou quasiment que du doublage. C'est le cas de l'Italie, c'est le cas de l'Espagne. L'Italie, à Rome, vous avez deux films, deux salles qui vous donnent des films en version sous-titrée. En Espagne, il y en a peut-être une ou deux à Madrid ou un peu plus. L'Angleterre, c'est vraiment un pays où l'anglais est tellement présent que le sous-titrage n'existe quasiment pas. L'Allemagne est un pays de doublage aussi. Et vous avez une Europe, par contre, du sous-titrage, dans les pays nordiques, dans les pays... dans d'autres pays, ou effectivement les pays de l'Est, où on trouve aussi d'ailleurs le *voice-over*.

Guillaume Naudin : Le *voice-over*, alors, expliquez-nous, parce que c'est quand même quelque chose d'assez particulier.

Alain Modot : Le *voice-over*, c'est... ce sont des voix qui passent au-dessus de la voix principale mais dont le son a été baissé et une autre voix donne une version dans la langue du pays. Et c'est tellement ancré dans certaines cultures, c'est le cas de la Pologne, par exemple, où le *voice-over* est tellement ancré que quand la télévision publique polonaise a voulu passer à la version doublée, on leur a dit : « Mais rendez-nous le *voice-over* ! » Il y a eu une campagne pour le *voice-over*.

Focus langue – Phonétique

► Piste 25. Activité 5

Exemples : carton – cartonner
romanesque – roman

- a. monument – monumental
- b. exception – exceptionnel
- c. complément – complémentaire
- d. communément – commun
- e. étonné – étonnement
- f. prochainement – prochain
- g. divertissant – divertissante
- h. matin – matinal
- i. inhabituel – incroyable
- j. fond – fondation
- k. sélectionner – sélection
- l. moyen – moyennement
- m. impressionne – impressionnant

Leçon 3 : Patrimoines

► Piste 26. Activité 7

Anne Fauquembergue : 6 heures 40 sur France Culture, bonjour Jacques Munier.

Jacques Munier : Bonjour Anne Fauquembergue.

Anne Fauquembergue : C'est bientôt l'heure du week-end et vous nous emmenez justement au café.

Jacques Munier : Eh oui, puisque, vous le savez, une association de professionnels du zinc veut faire entrer les bistrotts et terrasses de Paris au patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO. Merci Anne Fauquembergue, on vous retrouve à 8 heures pour un nouveau journal.

Voix off : Le Journal des idées, Jacques Munier.

Jacques Munier : Déjà, en 2010, c'était le repas gastronomique des

Français qui avait intégré la liste du patrimoine culturel immatériel. Il ne s'agissait pas, en l'occurrence, de la haute gastronomie mais du rituel populaire du repas, quotidien ou exceptionnel, celui des fêtes ou bien celui où l'on reçoit, le plat du jour au bistrot ou la cuisine bourgeoise. Soit à la fois un art de vivre et une forme éprouvée du lien social. Demain, ce sont donc les cafés et terrasses de Paris qui pourraient figurer dans la liste de l'UNESCO.

► Piste 27. Activités 8 et 9

Jacques Munier : Dans son *Éloge du bistrot parisien*, Marc Augé a écrit de belles pages sur ces « relations de surface » qui se nouent au café, esquivant la profondeur ou l'attachement. Trouver un peu de compagnie, même anonyme, tout en conservant son quant-à-soi. Ou s'isoler à une table au milieu des gens. Le dispositif spatial du bistrot est parfaitement adapté à ce type de liens souples, avec son comptoir comme un havre et un pôle, l'agencement des salles et la disposition des tables qui forment « un espace » – je cite l'anthropologue – « tout en seuils et en transitions, qui n'accapare ni n'exclut personne ».

► Piste 28. Activité 10

Jacques Munier : Peu de villes comptent autant de bistrotts, de brasseries, de terrasses et de cafés que Paris. Le réseau serré des établissements dessine une géographie idéale favorable à toutes les équipées et à bien des dérives. Bien plus qu'un élément du paysage parisien, ils en sont l'expression la plus caractéristique. Le cinéma leur a constamment rendu cet hommage, d'*Hôtel du Nord* à *Amélie Poulain* et de Verneuil à Truffaut, Robert Altman, Quentin Tarantino ou Woody Allen. Notre langue, dans son versant populaire et fleuri, porte la trace de cette omniprésence urbaine. Troquet, bistroquet, mastroquet, caboulot, rade... Et la littérature vient ajouter au symbolique : combien de mouvements littéraires, de cénacles poétiques, de groupes d'avant-garde ne se sont-ils formés, réunis, déchirés dans les troquets parisiens ? C'est donc bien d'un fait social et culturel « total » qu'il s'agit.

Leçon 4 : Histoires de séries

► Vidéo n° 3. Activités 7 à 10

Introduction

Audrey Racine : Bonjour à tous. Nous sommes dans un décor que vous reconnaissez peut-être : celui du *Bureau des légendes*, l'une des séries françaises les plus regardées, en France comme à l'étranger.

1

Nous allons maintenant entrer dans la salle de crise du *Bureau des légendes*. Pour faire une bonne série, il faut bien sûr des décorateurs, mais aussi des réalisateurs, des scénaristes, des acteurs. Qui se cache derrière le succès des séries françaises ? Nous les avons rencontrés.

Réalisateur : Et action !

Voix off : Nous sommes en plein tournage de *L'Art du crime*, une série policière qui mêle polar et peinture. Aujourd'hui, l'équipe tourne dans cette demeure de la région parisienne.

Réalisateur : Ce serait pas mal d'avoir un plan comme ça, tu sais, à la fin, Pascal.

Pascal : Ouais, d'accord.

Voix off : Les comédiens en sont à leur dix-neuvième jour de travail. Il leur en reste encore quarante-cinq afin de produire les huit épisodes de la

saison. Elle devra être prête à diffuser en septembre, alors pas de temps à perdre. Les acteurs doivent donc rapidement trouver le ton juste. Un défi, même si l'équipe est aujourd'hui rodée. Il s'agit de la saison 2, le style et les personnages de la série sont déjà bien définis.

Actrice : Exactement comme une histoire d'amour, c'est-à-dire qu'il y a des choses bien qui sont propres aux débuts, qui sont super, mais qui du coup rendent les choses un peu plus fragiles. Mais il y a une fraîcheur des débuts qui est super. Et en même temps, quand une histoire d'amour s'installe, c'est peut-être un petit peu moins frais mais c'est un peu plus solide.

Voix off : Et tant mieux pour le réalisateur, qui n'a pas non plus le temps d'improviser.

Réalisateur : Faites-moi courir les chevaux derrière ! Chaque séquence qu'on tourne, on sait qu'on n'aura pas le droit de la retourner, donc il faut taper juste, alors qu'au cinéma on a toujours des petites parenthèses, on se dit : « Bon, on pourra retourner une scène plus tard ». À la télé, on n'a pas le droit, il faut que chaque scène, chaque plan soit... on doit être sûrs de nos choix.

2

Voix off : Derrière chaque série, il y a d'abord un scénariste. Marc Herpoux est co-auteur de la série policière *Les Témoins*. Intrigue, rôles, dialogues, il décrit chaque scène dans ses moindres détails.

Marc Herpoux : « Un homme, la quarantaine, essoufflé, court au milieu des bois. L'homme tente de se cacher, mais en vain. L'échappatoire est sans issue et notre homme se fait prendre. » Vous voyez, là, il n'y a aucune intériorité et il ne doit pas y en avoir. Nous, on est là pour décrire ce que l'acteur va devoir jouer, ce que le réalisateur va devoir filmer. Il vaut mieux que ce soit même mal écrit mais que ce soit très clair pour tout le monde, plutôt que de faire des effets de style qu'on ne pourra pas reproduire sur l'écran.

Voix off : Autre contrainte pour le scénariste, écrire pour plaire à une audience particulière. En France, les séries policières ou à suspense sont les plus prisées, ce qui laisse peu de place pour des genres plus originaux.

Marc Herpoux : C'est une censure implicite, où on s'autocensure, on s'interdit parce qu'on se dit « Le public... », à l'avance on se dit « Le public ne va pas venir, le public va avoir peur, le public va fuir, il ne va pas allumer sa télé », voilà.

Voix off : Des contraintes qui ne freinent en rien l'imagination, même si le scénariste reconnaît que pour être efficace et plaire, un scénario doit toujours rester crédible.

DELF 3 – Compréhension de l'oral

► Piste 29.

Sophie Rissel : Bonjour Emmanuel Mouront !

Emmanuel Mouront : Bonjour Sophie Rissel !

Sophie Rissel : Emprunter une œuvre des collections de Nantes-Saint-Nazaire pour la mettre chez soi, c'est possible !

Emmanuel Mouront : Eh oui, vivre avec une œuvre originale chez soi, sans la posséder, c'est ce que propose l'école des beaux-arts de Nantes-Saint-Nazaire, qui vient de lancer un site Internet grâce auquel les habitants de la région peuvent dès à présent réserver une œuvre d'art

en ligne. De plus, ils n'auront même pas à se déplacer car l'œuvre sera directement livrée et installée chez eux, pour cinquante euros et pour une durée maximum de trois mois.

Les habitants pourront ainsi louer une œuvre parmi les cinq cents références proposées par l'école des beaux-arts. Ils auront par exemple le choix entre plusieurs œuvres du célèbre artiste français Ben, qui propose des œuvres originales où sont inscrites des phrases positives ou philosophiques, et pour lesquelles il y a déjà une liste d'attente. Ceux qui préfèrent les artistes de renommée internationale auront la possibilité de louer des croquis réalisés par Picasso. Je vous rassure, il s'agit de reproductions, mais qui permettront peut-être à certains d'impressionner leurs proches. Toutefois, le principal objectif de cette initiative est de faire connaître les artistes locaux. En tout cas, c'est une idée formidable car c'est accessible à tout le monde et ça permet de se cultiver chez soi. En plus, le système de réservation est simple et il n'est pas nécessaire de donner de l'argent en garantie : en effet, si l'œuvre subit des dégradations, c'est l'assurance de responsabilité civile qui s'occupe de tout. Depuis sa mise en place, cette initiative rencontre déjà pas mal de succès. La location s'adresse avant tout aux collectionneurs qui ne se seraient pas encore décidés à acheter une œuvre. Malgré tout, une trentaine de particuliers ont déjà réservé des œuvres sur le site. C'est par exemple le cas de Juliette, mère de famille, qui a été séduite par le concept et qui compare cette expérience à l'emprunt de livres à la bibliothèque. Par ailleurs, les écoles primaires et les collèges ont aussi apprécié l'initiative. Ils réservent souvent une dizaine d'œuvres en même temps pour faire une exposition, ce qui permet notamment de développer la curiosité artistique des élèves. Les entreprises, quant à elles, utilisent également ce système de location d'œuvres d'art pour les installer dans leurs locaux afin de les rendre plus chaleureux.

DOSSIER 4. Nous vivons avec les nouvelles technologies

Leçon 1 : Protection des données

► Piste 30. Activité 8

Camille Diao : Peut-on vraiment quitter Facebook ? Je repose la question. Certainement, mais pour aller où ? Eh bien, ça fait plusieurs années que des plateformes alternatives se développent avec plus ou moins de réussite. Elles s'appellent Diaspora, Friendica, Path, Raftr, Vero ou encore Whaller, donc, un réseau social *made in France* pour changer, fondé en 2013, et dont on reçoit aujourd'hui le fondateur et le directeur de la communication. Bonjour à tous les deux.

Bertrand Leblanc-Barbedienne : Bonjour !

Thomas Fauré : Bonjour !

► Piste 31. Activités 9 et 10

Camille Diao : Donc, Édouard l'a dit, vous vous présentez comme... enfin, vous présentez Whaller comme l'anti-Facebook à la française. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Thomas Fauré : Eh bien, ça veut dire qu'en France on est capable de faire mieux que les Américains. Première chose. Et ça veut dire que le règne de Facebook arrive à sa fin, peut-être. En tout cas, on n'en sait rien, mais si on ne fait rien, ça ne risque pas d'arriver. Voilà.

Édouard Baer : Alors, c'est quoi le problème de Facebook ? C'est l'hégémonie ? C'est le fait que ça... Vous dites que c'est embêtant que toutes les données de tous les pays soient sur un serveur américain.

Thomas Fauré : Alors, le problème de Facebook, c'est le logiciel lui-même. C'est-à-dire que déjà, tout ce que vous voyez sur Facebook, ce n'est pas vous qui décidez de le voir. C'est les algorithmes de cette société privée américaine qui vous présentent les nouvelles qui sont en fait les plus susceptibles de vous intéresser. C'est-à-dire que ce qui vous est présenté, c'est ce que vous allez aimer. C'est Facebook qui décide ce que vous aimez.

Édouard Baer : Le scandale, c'est le tri d'informations qui apparaissent, qui sont sélectionnées dans ce que postent vos amis sur vos réseaux, [qui] apparaissent suivant leurs choix à eux.

Thomas Fauré : Ou suivant ce que vous avez déjà lu dans le passé, ce que vous avez « liké ». Vous savez, même quand vous scrollez sur Facebook avec votre souris, si vous vous arrêtez un peu sur un article, même sans cliquer dessus, Facebook sait que ça vous a intéressé. Et c'est ça les véritables données privées dont on parle. Ce n'est pas forcément uniquement la ville, l'adresse, vos choix, etc. C'est surtout ce que vous consultez quotidiennement.

Édouard Baer : Donc, à ce moment-là, il ne vous envoie pas des informations qui sont créées de toute pièce pour vous, mais il sélectionne dans ce qui circule dans vos réseaux des choses qui pourraient vous intéresser. Il n'en crée pas ?

Bertrand Leblanc-Barbedienne : C'est quelque chose qui relève du profilage, en fait. C'est-à-dire qu'on constitue des profils types en fonction des intérêts qui sont manifestés. Et comme le dit Thomas, eh bien, on nous sert exactement ce qu'on a... on nous conforte dans nos convictions sans nous donner à voir d'autres opinions, voilà. Et on flatte l'ego par ce biais.

► Piste 32. Activité 11

Édouard Baer : Alors, en quoi est-ce que Whaller est différent ?

Camille Diao : Alors, il y a trois mots sur votre dossier de presse, ici : protection, sérénité, maîtrise. Qu'est-ce que ça veut dire en pratique pour les utilisateurs ?

Thomas Fauré : Alors, c'est les trois piliers de Whaller. Protection, ça veut dire que tout est privé. Tout est protégé par défaut. Il n'y a rien de public. Et si vous décidez d'ouvrir un réseau sur Whaller, c'est vous qui décidez de le faire. Ça, c'est très important. C'est aussi tout le sens de la réglementation européenne, c'est-à-dire : si je m'inscris sur un outil, il doit par défaut me protéger, protéger les données que je vais mettre. Ensuite, maîtrise. Ça, c'est très intéressant, la maîtrise. Les plateformes aujourd'hui – Facebook, Google, etc. –, on ne maîtrise rien. Vous ne maîtrisez pas quelque chose de fondamental sur un réseau social : vous ne maîtrisez pas l'audience. Quand vous écrivez un message, vous ne savez pas à qui vous l'écrivez. Vous pensez que vous l'écrivez à vos amis et au mur, sur votre mur. Ce n'est pas vrai ! Vous l'écrivez aussi à tous ceux qui seront en contact avec vous dans le futur. Qui peut prédire le futur ? Personne. En fait, nous, sur Whaller, on a décidé de mettre la maîtrise au cœur du sujet. C'est-à-dire que l'outil ne trahit pas l'utilisateur. Et sérénité...

Bertrand Leblanc-Barbedienne : Sérénité, c'est juste le fait de se dire qu'il n'y a pas de confusion de flux et qu'on parle aux gens à qui on a envie

de parler. Comme dit l'adage, quand on parle à tout le monde, on ne parle à personne. Et là on sait exactement à qui on s'adresse. On sait de quel sujet on va parler et on maîtrise effectivement la portée de son propos.

Leçon 2 : Technologies au quotidien

► Piste 33. Activités 2 et 3

Patrick Masbourian : [Et maintenant] la revue des médias, qui va nous parler de ces jeunes, en fait, de ces jeunes qui utilisent pour s'orienter, et pas juste les jeunes, les moins jeunes aussi, le GPS au point de... on peut se poser la question, si demain on leur donne une carte en papier : seraient-ils capables de s'orienter ?

Hélène Mercier : C'est *Le Monde* qui s'intéresse – et je cite – « à cette génération Erasmus qui ne sait plus se perdre ». Et je me suis sentie interpellée ! Moi, je sais me perdre.

Patrick Masbourian : Donc les jeunes et les moins jeunes, et peut-être même les moins moins jeunes !

Hélène Mercier : Oui exactement. Parce qu'au cours des dernières années, en voyage, je me suis toujours passé la réflexion : mais je faisais comment avant Google Maps ? C'est comme si j'avais oublié cette vie de cartes en papier et de guides de voyage imprimés...

Patrick Masbourian : Et de questions posées au hasard des rencontres...

Hélène Mercier : Oui, exactement ! Parce que se perdre, ça vient parfois avec de très belles surprises. C'est ce qu'on nous dit. Et les dernières recherches sur le sens... parce que *Le Monde* a croisé des jeunes à Paris et – des jeunes, je pense que c'est vingt-cinq ans et moins, c'est ce que j'ai compris –, et tous disaient : « Impossible ! La vie sans GPS, impossible, inimaginable. » Et les dernières recherches sur le sens de l'orientation tendent à prouver que l'utilisation d'un GPS nuit à notre capacité de nous orienter. C'est une étude publiée par *Nature and Communications* qui montre que notre GPS interne finalement se met en veille quand on suit les indications d'un téléphone intelligent et que le cerveau doit s'entraîner à s'orienter. C'est comme un exercice finalement, à retenir les indices qui permettent de repérer un immeuble, une intersection, et plus on regarde l'écran du téléphone pour nous guider, moins les zones de notre cerveau responsables de l'orientation, soit l'hippocampe, le cortex préfrontal, sont sollicitées. On dit que comparer la carte et le terrain, ça demande un aller-retour constant. C'est un travail intellectuel qu'on ne fait plus ou qu'on fait beaucoup moins et l'équipe de chercheurs parle de conséquences à long terme. On dit que les utilisateurs intensifs ou les gros utilisateurs de GPS, finalement, pourraient ne plus être capables de se repérer sans cet outil faute d'avoir entraîné leur cerveau à s'orienter seul. D'ailleurs, il y a plusieurs histoires un peu farfelues : des gens qui ont suivi des GPS sans jugement ou sans se poser de questions et qui se sont retrouvés dans la forêt ou qui se sont retrouvés... Ce n'est pas rare...

Patrick Masbourian : Oui, parce que c'est un peu une nounou, un GPS.

► Piste 34. Activité 4

Hélène Mercier : Oui, en effet. Et moi, en tout cas, souvent j'ai dit ou j'ai entendu des gens dire : « Je ne comprends pas mais on va suivre le GPS ». Le GPS nous dit d'aller là, donc faisons-lui confiance, et on est très loin de la théorie de la dérive. La théorie de la dérive, de l'écrivain et essayiste français Guy Debord. La dérive qui se définit comme le renoncement, pour une durée plus ou moins longue, aux raisons de se

déplacer et d'agir afin de se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent. Et il y a deux artistes, peut-être inspirés par monsieur Debord, qui ont développé un *Random GPS*, c'est le nom. Un GPS aléatoire donc, pour voitures, qui vous propose une errance totale, une assistance à l'aventure. C'est ainsi qu'on vend le projet. L'outil indique une direction sans qu'il soit possible d'entrer une destination. Vous ne dites pas où vous allez, vous ne savez pas quelle est votre destination. Donc on vous guide comme ça, un peu n'importe où finalement. Ça ressemble vraiment à un boîtier de GPS de voiture classique, mais le programme a été modifié par les artistes pour les voyages sans but, ni destination.

Patrick Masbourian : Intéressant. Et sinon, achetez-vous une carte pour entraîner votre cerveau. C'est la morale aussi de l'histoire, merci Hélène.

Focus langue – Mots et expressions

► Piste 35. Activité 3b

insubmersible – impénétrable – inaperçu – infaillible

Leçon 3 : Mémoire et réseaux

► Piste 36. Activité 8

Fabienne Sintès : Allez, répondez franchement : à part le numéro de vos parents parce que c'est le même depuis cinquante ou soixante ans, est-ce que vous connaissez par cœur des numéros, à part le vôtre ? Vos enfants peut-être ? Leur portable ? Et encore, ce n'est même pas sûr. Mais sinon, quand il suffit de retrouver un nom sur un écran, à quoi bon aller chercher au fond de sa mémoire ? Plus encore, pourquoi on perd nos clés régulièrement ? Ça, c'est pour moi, j'avoue. Pourquoi est-ce qu'on suit nos GPS tellement bêtement qu'on ne sait même plus par où on est passé et qu'on est donc capables de se perdre sur le chemin du retour ? À force de zapper d'une chaîne à l'autre peut-être, d'un site à l'autre, d'une idée à l'autre, d'un clic à l'autre, eh bien on n'imprime plus ou on imprime moins. Peut-être parce qu'on est tellement sollicités par les écrans, les couleurs, par ce qui « pope » devant nous, que notre attention est diminuée et donc notre mémoire aussi. Est-ce que vous vous souvenez encore des poésies de votre enfance ? Les *Fables* de La Fontaine, tiens ! Nos parents, eux, encore eux plutôt, sont capables de s'en souvenir et de vous réciter aujourd'hui encore un peu de Victor Hugo et un peu de Jacques Prévert. Mais vous ? Et finalement, est-ce que c'est grave, docteur ? Après tout, puisque l'accès à l'information est désormais si facile, pourquoi pas être un peu plus feignant ? Ça se travaille, non, j'imagine, la mémoire ? Est-ce que ça se retrouve ? Est-ce que c'est la faute réellement des nouvelles technologies dont il faut savoir se séparer pour retrouver nos temps de cerveau bien disponibles, et même donc retrouver nos mémoires ? Et que dire de ceux qui retiennent tout par date ou par nom ? Eux aussi ont des tablettes et des smartphones. Pourquoi sommes-nous si inégaux devant la mémoire ? On en parle ce soir, soyez les bienvenus.

► Piste 37. Activité 9

Fabienne Sintès : Est-ce qu'on désapprend, Francis Eustache ? Quand on n'y prend pas garde, on désapprend, on perd des réflexes, une gymnastique de cerveau, en fait ?

Francis Eustache : Alors effectivement, ce qui est embêtant, c'est si on n'apprend plus, quoi, si on n'apprend plus par cœur, et l'exemple que vous

avez pris était très beau : les poésies, les chansons. Parce qu'il y a aussi la dimension... il y a les mécanismes de la mémoire qu'il faut entretenir et le par cœur, ça en fait partie. Il faut apprendre les multiplications, les règles de multiplication, même si on a des calculettes, c'est quand même essentiel. Et donc il n'y a pas d'autre façon que d'apprendre par cœur. Et puis, pour d'autres aspects que vous avez cités – les poésies, les chansons –, c'est aussi le lien social. Et c'est très important notamment quand les personnes vieillissent. En fait, c'est ce qui va rassembler les personnes.

► Piste 38. Activité 10

Fabienne Sintès : Mais est-ce que c'est irréversible et sans retour, Francis Eustache ? Est-ce que ça veut dire qu'on peut réhabituer sa mémoire ? On peut la refaire travailler ? Est-ce qu'il faudrait même faire des exercices ? Se remettre à apprendre ? Des poèmes ou autre chose ? Est-ce qu'on réapprend en fait ? Est-ce qu'on peut se réapproprier notre mémoire ou pas ?

Francis Eustache : Oui, mais est-ce qu'il faut réapprendre vraiment les numéros de téléphone ?

Fabienne Sintès : Alors voilà, il y a des choses inutiles et d'autres qui...

Francis Eustache : On peut se passer si on... bon, il faut éviter de perdre son smartphone parce que là c'est vrai que ça crée un peu d'angoisse pendant quelques jours. Mais non, je pense que ce qui est très important, c'est prendre conscience qu'il faut un certain temps pour apprendre. Il ne faut pas sans arrêt zapper, passer d'une information à l'autre. Il faut pouvoir se concentrer sur des informations importantes. Si on veut travailler un texte difficile, je pense là à l'approche des examens, eh bien il faut du temps, il ne faut pas être distrait. Ça, c'est très important.

► Piste 39. Activité 11

Fabienne Sintès : Cette question sur franceinter.fr : « J'ai tendance à penser », nous dit cet auditeur ou auditrice, je ne sais pas, que « plus le téléphone est *smart* moins l'utilisateur l'est ». Autrement dit, certains d'entre nous ont pris l'habitude de déléguer à leurs appareils ce que leur cerveau faisait très bien avant. Comme par exemple les listes, les calculs ou les choses comme ça. « Ceci nous rend un petit peu abrutis et fait de nous des assistés dépendants de notre smartphone. » Il y a des choses qui sont très basiques, comme par exemple effectivement la liste de courses ou de se souvenir de ce qu'on va acheter ou de faire une addition quand on est en train de faire le marché. On a l'impression que c'est des choses qu'on a oubliées, ça, aujourd'hui, qu'on ne fait plus en fait du tout. Roland Portiche ?

Roland Portiche : Oui, mais enfin il ne faut quand même pas jeter le bébé avec l'eau du bain. Il faut apprendre à vivre avec ces outils mais, pour autant, se dire qu'ils peuvent aussi être extrêmement utiles. Ils peuvent aiguïser... le fait de passer d'information en information peut être quelque chose de très dommageable mais, en même temps, ça peut aussi aiguïser la curiosité. Je veux dire : on a tous navigué sur le Web en passant d'une information à une autre et on finit par trouver des choses et parfois des ponts précisément entre des informations qui sont... qui (n')étaient pas évidentes.

Leçon 4 : Besoin d'une détox ?

► Vidéo n° 4. Activités 8 à 10

1

Vincent Dupin : Moi, je pense que les smartphones ont vraiment envahi notre quotidien. On le voit autour de nous dans la rue. Les gens marchent avec leur téléphone. On va sur les terrasses des cafés, on peut voir parfois des familles entières qui ne se parlent pas parce qu'elles sont sur leur téléphone et, pour moi, c'est un problème.

Voix off : Ce problème, Vincent a voulu y remédier. L'an dernier, il a créé l'agence de voyages Into the Tribe, qui propose des vacances déconnectées sans Facebook, Twitter et consorts. Les smartphones sont coupés du réseau Internet via une application et ne servent plus qu'à téléphoner. Ceci afin d'aider les vacanciers à se reconnecter avec eux-mêmes et avec la nature. C'est la première agence de voyages de ce type en Europe. Il suffit de jeter un coup d'œil dans les rues de la capitale française pour se rendre compte à quel point les gens sont accros à leur smartphone. On a peine à trouver un endroit où tout le monde n'a pas les yeux rivés sur un écran.

2

Voix off : Vincent nous fait découvrir un autre lieu déconnecté. Au café Nuage, c'est soirée *digital detox*. Coco Brac de la Perrière donne une conférence et commence par collecter tous les smartphones. Pendant trois heures, les participants devront se débrouiller sans. Et ce n'est pas si facile que ça, comme l'explique Coco en début de séance.

Coco Brac de la Perrière : On ressemble en gros à des fumeurs, conscients qu'il faut arrêter ou en tout cas qu'il faut réduire cette relation avec ce digital, mais on n'arrive pas à le faire encore.

Voix off : Coco ne diabolise pas pour autant le Web. Elle est consciente des aspects positifs de l'Internet et de la téléphonie mobile, mais également des dangers d'un usage excessif.

Coco Brac de la Perrière : Ce qui émerge aujourd'hui, c'est de dire que plus on est connecté, plus on reçoit de l'information, plus on se sent obligé de traiter cette information. Donc ça amène un niveau de stress important. On ne sait même plus qu'on est en stress. On est en adaptation du stress. Donc notre curseur monte et, au bout d'un moment, on est en burn-out.

Voix off : Mais il y a un remède à cela. Ce soir, Coco propose un voyage méditatif qu'elle appelle *mindfulness* méditation. L'idée est de se reconnecter avec soi-même et avec la terre en focalisant son attention sur le moment présent et en oubliant son smartphone.

Coco Brac de la Perrière : Le mot qui me vient, c'est le mot « malaise ». On n'est qu'au début d'un malaise ou d'une prise de conscience où, finalement, ce doudou digital, il vient prendre l'espace de notre vie réelle. On préfère l'URL à la *real life*.

Voix off : Après une demi-heure de méditation, les participants peuvent ôter leur bandeau. S'engage alors un débat sur la question de fond : comment maîtriser l'usage que l'on fait de son smartphone ?

Une participante : Je vais essayer de moins regarder mes méls, de moins être accro. Je ne sais pas si ça va marcher mais je peux essayer.

Voix off : Tout ce petit monde doit tenter de respecter ses bonnes résolutions pendant une semaine entière. Même Vincent a remarqué qu'une *digital detox* lui ferait du bien.

Vincent Dupin : Je me suis engagé à ne regarder mes méls que trois fois dans la journée. Et je vais essayer de m'y tenir parce que je suis sûr que ça va augmenter ma productivité. Et ça va aussi augmenter ma capacité de concentration.

Focus langue – Mots et expressions

► Piste 40. Activité 2

Mais est-ce que c'est irréversible et sans retour, Francis Eustache ? Est-ce que ça veut dire qu'on peut réhabituer sa mémoire ? On peut la refaire travailler ? Est-ce qu'il faudrait même faire des exercices ? Se remettre à apprendre ? Des poèmes ou autre chose ? Est-ce qu'on réapprend en fait ? Est-ce qu'on peut se réapproprier notre mémoire ou pas ?

Stratégies

► Piste 41. Activités 2 et 3

Présentateur : Et voici la revue de presse internationale de Thomas Cluzel ! Bonjour Thomas !

Thomas Cluzel : Bonjour Guillaume.

Présentateur : Ce matin, comment décoder la pensée ?

Thomas Cluzel : Oui, un jeune chercheur du prestigieux Institut de technologie du Massachusetts (MIT) vient de mettre au point un appareil qui, au moyen de détecteurs placés entre le menton et l'oreille, est capable de lire les mots avant qu'ils soient prononcés. Ou pour le dire plus simplement : un décodeur de la pensée. Grâce à des électrodes captant les minuscules signaux électriques générés par les subtils mouvements musculaires internes qui se produisent lorsque vous vous parlez à vous-même, l'appareil envoie ces signaux à un ordinateur, lequel les interprète pour retranscrire ce moment particulier qui existe donc entre l'élaboration d'une pensée et sa formulation par la parole. Alors pour l'instant, cette technologie appelée « AlterEgo » n'en est encore qu'à ses débuts, précise le site *Popular Science*. Le prototype ne reconnaît qu'un vocabulaire réduit. Quant au but recherché, explique pour sa part le magazine *Forbes*, il vise à vous permettre de communiquer avec un ordinateur en pensant simplement à ce que vous voulez lui dire, mais sans lui dire. C'est un peu comme si vous donniez un ordre à l'assistant Siri de votre smartphone mais uniquement par télépathie. Seulement voilà, on imagine aisément quelles pourraient être aussi les autres applications possibles. Dans le cadre, par exemple, d'un interrogatoire, un tel dispositif offrirait la garantie d'une totale transparence. Et voilà pourquoi ce qui semble a priori séduisant, écrit ce matin une chroniqueuse du *Temps*, se révèle en réalité surtout inquiétant.

Présentateur : Quoi qu'il en soit, cette course, aujourd'hui, à l'intelligence artificielle, fait débat en Allemagne.

Thomas Cluzel : Plus exactement, selon *Der Spiegel*, les Allemands devraient s'inquiéter de ce que leur pays soit si en retard, dit-il, notamment par rapport à la France, en matière d'intelligence artificielle. Dans cet article repéré par le *Courrier International*, le journaliste va jusqu'à dire que la comparaison entre les pays voisins est une source de souffrance. Tandis qu'en Allemagne, on considère l'intelligence artificielle comme de la dangereuse science-fiction, Emmanuel Macron, lui, déclare, je cite, que « cette gigantesque révolution technologique est en fait une révolution politique ». Et le magazine d'en tirer une conclusion amère : si la France a une stratégie nationale aujourd'hui dans ce domaine,

L'Allemagne, elle, s'efforce seulement maintenant d'atteindre, en réalité, les objectifs affichés [pour] le haut débit en 2013.

DOSSIER 5. Nous débattons de questions de société

Leçon 1 : Questions de santé

► Piste 42. Activité 7

Présentateur : Christian, on parle souvent, beaucoup de notre système de santé : il est sur la sellette. Le magazine *Capital*, en partenariat avec RTL, explore les pistes pour faire mieux, moins cher. Première question : est-ce que la situation, déjà, est alarmante ?

Christian Menanteau : Alors, ce serait outrancier que de l'affirmer. Notre situation est et reste enviable. Techniquement, notre médecine est dans le peloton de tête. Socialement, elle est l'une des plus généreuses du monde. Le reste à charge – c'est-à-dire ce que le malade paye de sa poche – ne dépasse pas 7 %, alors qu'il est supérieur à 15 % partout en Europe. Le problème, c'est le volet financier. Il menace la pérennité de notre système. Les caisses de la Sécu sont dans le rouge et sous transfusion permanente.

Présentateur : On note une montée des mécontentements. On l'explique comment ?

Christian Menanteau : Alors, probablement parce que les Français ont le sentiment que le système se dégrade. Selon la Cour des comptes, le taux de remboursement global recule. Qualitativement, on sait que les déserts médicaux progressent, que l'accès aux spécialistes devient de plus en plus difficile, et que le nombre de généralistes va plonger de 10 % d'ici 2025. Tout cela inquiète une population française vieillissante, dont les retraites ne sont pas, par ailleurs, très flamboyantes. Et puis il y a aussi ce phénomène récent de défiance. Il se développe vis-à-vis des vaccins, mais aussi des actes médicaux dont un tiers serait jugé – au mieux – inutile par les experts.

Présentateur : Est-ce qu'on peut, est-ce qu'on a les moyens de redresser la barre ?

Christian Menanteau : Alors, la ministre Agnès Buzyn nous le précisera certainement tout à l'heure, mais des pistes sont déjà explorées. On va essayer de recadrer les actes et la pharmacopée. En Allemagne, par exemple, il est ainsi ordonné soixante-deux scanners pour mille habitants. Eh bien, en France, c'est près de deux cents. Il en est de même à l'hôpital, où 30 % des opérations de la prostate ou des ablations du sein seraient inutiles. Et puis, on pourrait multiplier les exemples. Il faut savoir qu'une nuit à l'hôpital, c'est de 1 500 à 2 000 euros. Or elles ne sont pas toujours nécessaires. Au total, les spécialistes estiment à 50 milliards d'euros le gain d'une remise à plat de notre système de santé. Ça donne donc une belle marge de manœuvre pour le docteur Buzyn.

► Piste 43. Activité 8

Présentateur : Christian, on parle souvent, beaucoup de notre système de santé : il est sur la sellette. Le magazine *Capital*, en partenariat avec RTL, explore les pistes pour faire mieux, moins cher. Première question : est-ce que la situation, déjà, est alarmante ?

Christian Menanteau : Alors, ce serait outrancier que de l'affirmer.

Notre situation est et reste enviable. Techniquement, notre médecine est dans le peloton de tête. Socialement, elle est l'une des plus généreuses du monde. Le reste à charge – c'est-à-dire ce que le malade paye de sa poche – ne dépasse pas 7 %, alors qu'il est supérieur à 15 % partout en Europe. Le problème, c'est le volet financier. Il menace la pérennité de notre système. Les caisses de la Sécu sont dans le rouge et sous transfusion permanente.

► Piste 44. Activité 9

Présentateur : On note une montée des mécontentements. On l'explique comment ?

Christian Menanteau : Alors, probablement parce que les Français ont le sentiment que le système se dégrade. Selon la Cour des comptes, le taux de remboursement global recule. Qualitativement, on sait que les déserts médicaux progressent, que l'accès aux spécialistes devient de plus en plus difficile, et que le nombre de généralistes va plonger de 10 % d'ici 2025. Tout cela inquiète une population française vieillissante, dont les retraites ne sont pas, par ailleurs, très flamboyantes. Et puis il y a aussi ce phénomène récent de défiance. Il se développe vis-à-vis des vaccins, mais aussi des actes médicaux dont un tiers serait jugé – au mieux – inutile par les experts.

► Piste 45. Activité 10

Présentateur : Est-ce qu'on peut, est-ce qu'on a les moyens de redresser la barre ?

Christian Menanteau : Alors, la ministre Agnès Buzyn nous le précisera certainement tout à l'heure, mais des pistes sont déjà explorées. On va essayer de recadrer les actes et la pharmacopée. En Allemagne, par exemple, il est ainsi ordonné soixante-deux scanners pour mille habitants. Eh bien, en France, c'est près de deux cents. Il en est de même à l'hôpital, où 30 % des opérations de la prostate ou des ablations du sein seraient inutiles. Et puis, on pourrait multiplier les exemples. Il faut savoir qu'une nuit à l'hôpital, c'est de 1 500 à 2 000 euros. Or elles ne sont pas toujours nécessaires. Au total, les spécialistes estiment à 50 milliards d'euros le gain d'une remise à plat de notre système de santé. Ça donne donc une belle marge de manœuvre pour le docteur Buzyn.

Leçon 2 : Questions de genre

► Piste 46. Activité 1

Journaliste : Vous savez qu'il y a un gros débat qui fait rage actuellement en France, le débat sur l'écriture inclusive. C'est une graphie qui permet d'assurer une égalité des représentations entre les femmes et les hommes mais qui peut, selon certains, certains enseignants entre autres, ou certaines enseignantes, amener une certaine lourdeur aux textes. J'en parle avec Marie-Éva de Villers, docteure en linguistique et auteure du dictionnaire *Multi** et qui a participé, il y a quand même plusieurs années, à l'implantation de l'écriture inclusive au Québec. Bonjour madame de Villers !

* *Multidictionnaire de la langue française* : ouvrage québécois de référence de langue générale et de difficultés.

► Piste 47. Activité 2

Journaliste : Bonjour madame de Villers !

Marie-Éva de Villers : Bonjour.

Journaliste : Alors, d'une part, dites-nous exactement : c'est quoi, l'écriture inclusive ?

Marie-Éva de Villers : C'est une écriture qui permet à la fois de représenter les hommes et les femmes. Mais en fait, ce débat, il a été réglé, pour ainsi dire, pour nous au Québec, il y a maintenant près de quatre décennies. Alors, c'est un peu de l'histoire ancienne pour nous parce que, si on peut rappeler les faits, dans les années soixante-dix, avec l'élection du parti québécois, donc en 1976, un avis a été demandé à l'Office de la langue française. Moi, j'étais à l'époque terminologue, responsable de la terminologie de la gestion à l'Office de la langue française, et le directeur linguistique de l'époque, monsieur Jean-Claude Corbeil, m'avait confié le mandat de répondre à une demande de l'Assemblée nationale : est-ce que les femmes élues pourraient être nommées « Madame la ministre », « Madame la députée », éventuellement « Madame la présidente de l'Assemblée nationale » ?

Journaliste : D'accord. Et c'est aussi lorsque, par exemple dans un texte, si par exemple je parle des « aînés ». Donc ça serait de dire, d'écrire au Québec, en France ça serait d'écrire A. I. accent circonflexe N. E accent aigu. Point E. Point S.

Marie-Éva de Villers : Oui, mais ça, c'est simplement une graphie. Donc nous, au Québec, il y a quatre décennies, on a rédigé un avis officiel recommandant la féminisation. Bon, à la suite de cet avis officiel, qui a été publié en 79, à la *Gazette officielle*, très rapidement la féminisation s'est implantée au Québec. Tout naturellement.

► Piste 48. Activités 3 et 4

Journaliste : D'accord. Dans les textes officiels, ça peut se faire, mais, par exemple dans un journal, est-ce qu'un jour on va voir l'écriture inclusive ?

Marie-Éva de Villers : Je ne crois pas qu'on le voie au Québec, je ne crois pas.

Journaliste : Et ce ne serait pas souhaitable ?

Marie-Éva de Villers : Eh bien, c'est une possibilité. Moi, je trouve que la langue, de toute façon, elle reflète la société. Donc, on l'a fait en féminisant les titres de fonction. Il était anormal qu'on dise « Madame le ministre », d'autant plus que le terme se féminise très facilement. Donc, il est souhaitable de refléter éventuellement les formes féminines. C'est certain. Mais on le fait déjà par les procédés normaux de l'écriture.

Journaliste : La prédominance du masculin sur le féminin. Il y a des gens qui en appellent à une remise en question. Et on parle d'un facteur de proximité. Ça veut dire quoi ?

Marie-Éva de Villers : Par exemple, si vous dites « les étudiants et les étudiantes étaient compétents », c'est l'accord habituel maintenant, parce que le masculin – dit-on – l'emporte sur le féminin depuis que Vaugelas le grammairien l'a recommandé. Mais auparavant, c'était un accord de proximité. On accordait l'adjectif ou le participe passé avec le mot le plus près. Donc auparavant, on aurait dit « les étudiants et les étudiantes étaient compétentes ». Mais depuis Vaugelas, on a dit : « Ah ! Le genre masculin l'emporte sur le féminin, alors, il y aurait un seul étudiant et cinquante étudiantes, c'est tout de même le masculin qui l'emporte. » Donc on pourrait faire un accord avec le mot le plus près : l'accord de proximité. Mais évidemment, il faudrait que tous s'entendent puisqu'autrement on croirait qu'il s'agit d'une faute. Alors, ça, c'est pas demain la veille qu'on pourra s'entendre sur un tel accord ! Mais, moi, j'y serais favorable.

Leçon 3 : Passions françaises

► Piste 49. Activités 7 et 8

Présentateur : Bonsoir Sudhir Hazareesingh.

Sudhir Hazareesingh : Bonsoir.

Présentateur : Alors, ravi de vous accueillir dans *64 minutes*. Vous publiez chez Flammarion *Ce pays qui aime les idées*, l'histoire d'une passion française. En fait, c'est votre passion pour les idées et la culture françaises. Vous êtes né à l'île Maurice, vous avez la nationalité britannique, je pense.

Sudhir Hazareesingh : C'est bien cela.

Présentateur : Vous parlez parfaitement français – vous allez nous le prouver dans quelques instants – et vous êtes professeur, d'ailleurs, de sciences politiques à Oxford, donc en Grande-Bretagne. D'où vous vient cette passion pour les idées françaises et pour les grands hommes de France ?

Sudhir Hazareesingh : C'est en grandissant à l'île Maurice que je suis un peu tombé dedans, comme on dit lorsqu'on lit les aventures d'Astérix. Je suis baigné de culture française depuis mon adolescence. Et en fait, j'ai découvert la politique à travers l'histoire politique française. Et je garde toujours un souvenir émerveillé de ma première prise de conscience politique. C'était en 74. C'était le débat entre Valéry Giscard d'Estaing¹ et François Mitterrand², que nous avons... qui était retransmis en direct à l'île Maurice.

Présentateur : C'est ça qui vous a donné le goût et l'intérêt des idées politiques en France ?

Sudhir Hazareesingh : C'était déjà très, enfin, je ne le savais pas encore à ce moment-là, mais déjà il y avait cette opposition binaire dont je parle dans le livre, c'est-à-dire la gauche contre la droite. Deux systèmes de valeurs complètement opposés : le choc idéologique. Ça, ça me séduisait beaucoup, surtout lorsqu'on le comparait à la culture politique britannique, qui était beaucoup plus consensuelle, où le débat d'idées ne jouait pas un rôle aussi important.

1. Valéry Giscard d'Estaing : président de la République française de mai 1974 à mai 1981.

2. François Mitterrand : président de la République française de mai 1981 à mai 1995.

► Piste 50. Activité 9

Présentateur : En quoi est-ce que ce que la France a à dire au monde est singulier par rapport peut-être à ce que d'autres pays pourraient dire au monde ? Comme la Grande-Bretagne ou l'Allemagne. En quoi la France se distingue dans ce qu'elle dit au monde d'universel ?

Sudhir Hazareesingh : Je pense qu'il y a deux choses. La première, c'est l'idée des droits de l'homme et l'idée que la citoyenneté repose justement sur des principes universels, c'est-à-dire que les droits de l'homme ne sont pas des principes qui ne s'appliquent qu'à un pays ou qu'à une culture. C'est le fait d'être humain qui constitue ou qui vous donne accès à ces droits-là. Et puis, il y a quelque chose de plus fondamental aussi, c'est l'idée que la culture est fondamentalement constitutive de l'identité humaine. Et ça, c'est une idée qui remonte éventuellement à Descartes* parce que la grande révolution de Descartes, c'est de dire que c'est la pensée qui définit l'homme, pas le sentiment, pas les instincts.

(Source : TV5MONDE)

* René Descartes (1596-1650) : mathématicien, physicien et philosophe français.

Leçon 4 : Le sport, à quel prix ?

► Vidéo n° 5. Activités 2 à 5

Voix off : Le foot est-il devenu fou ? D'où vient tout cet argent ? La question divise et fait débat. Première interrogation : pourquoi de tels salaires ? Parce que les clubs ont de l'argent, beaucoup d'argent. Leur poule aux œufs d'or : les droits télévisuels. En France, ils viennent de battre un nouveau record. Pour diffuser les matchs en 2020, il faudra payer 1,1 milliard d'euros. Des droits devenus indispensables au budget des clubs.

Vincent Grimault : La manne des droits télé est énorme aujourd'hui. Pour des clubs, c'est autour de 45 % en moyenne en Europe. 45 % de leurs recettes qui viennent des droits télé. Donc la billetterie, on imagine toujours le ticket de foot qui rapporte beaucoup, en fait, c'est autour de 10 % aujourd'hui. Ce qui compte, c'est vraiment les droits télé et ça, c'est quelque chose qui grossit.

Voix off : Le foot ne connaît pas la crise. 9 % de croissance annuelle. Un secteur qui attire de nouveaux investisseurs : Qataris, Émiratis, Chinois ou Russes sont prêts à dépenser des millions pour s'y faire une place. Résultat : les revenus des clubs s'envolent, aussi vite que les payes des footballeurs. Mais leurs salaires sont-ils disproportionnés ? En sept ans, le marché des transferts en Europe est passé d'un milliard et demi à près de six milliards d'euros l'été dernier : plus 300 %. Symbole de cette envolée, le transfert de Neymar a coûté trois fois plus cher que celui de Zinedine Zidane il y a dix-sept ans. Rien d'illogique pour ce spécialiste. Aujourd'hui, les footballeurs sont bien plus que des sportifs.

Pierre Rondeau : Un Zidane, en 2000-2001, n'avait pas les 85 millions de *followers* qu'a Neymar aujourd'hui sur les réseaux sociaux. Donc, une marque d'aujourd'hui, si elle est intéressée par Neymar, elle sait qu'en plus du fait qu'il soit bon, autant que Zidane ou autant que Maradona, elle sait qu'il suffit qu'il porte un objet libellé par leur marque pour que ça capte l'attention d'au minimum 85 millions de personnes. Donc, potentiellement, 85 millions de consommateurs.

Voix off : Mais les joueurs ne profitent pas tous de cette manne financière. La moitié des footballeurs du monde entier gagne moins de 1 000 euros nets par mois. En Ligue 1, ils touchent un salaire mensuel de 55 000 euros nets en moyenne. Un secteur plus inégalitaire qu'il n'y paraît, selon le syndicat des joueurs.

David Terrier : Il y a 10 % de joueurs qui se retrouvent au chômage chaque année. Donc, ce n'est pas évident. C'est des carrières très courtes puisqu'on met toujours en avant le côté rémunérateur du foot, mais comme un acteur de cinéma. Sauf qu'à l'inverse d'un acteur de cinéma, un joueur de foot a une carrière moyenne de six ans et demi.

Voix off : En France, le football fait vivre 35 000 personnes soit trente-deux emplois par joueur. Mais ce marché repose sur un équilibre financier instable. Et si cette bulle finissait par éclater ? Le risque est faible, selon cet économiste.

Christophe Lepetit : Je ne pense pas que ce soit réellement une bulle parce qu'il y a une vraie croissance de revenus qui est appuyée sur des éléments tangibles. Maintenant, il est vrai qu'on a un modèle économique qui est en mutation parce que, jusqu'à présent, vous aviez une économie qui reposait beaucoup sur les droits télé payés par les diffuseurs classiques. Et on voit que les diffuseurs classiques, en France – Canal +, Bein Sport – ou dans d'autres pays – Sky ou British Telecom par exemple

pour l'Angleterre – commencent à tirer un peu la langue.

Voix off : Déjà sur le banc des remplaçants : Amazon, Facebook, Google ou Apple seraient prêts à acheter encore plus cher les droits de diffusion. Mais les supporters, eux, accepteront-ils de payer toujours plus pour regarder les matchs ou s'abonner en tribune ? Le doute est permis.

Stratégies

► Piste 51. Activité 3

Matias : Le document dont je vais parler a été publié sur le site ecofoot.fr, le 19 février 2018. L'auteur de l'article, Pierre Rondeau, nous parle des salaires exceptionnels des footballeurs professionnels et il pose la question suivante : les footballeurs sont-ils trop payés ? Dans cet exposé, je vais présenter la problématique, et puis des pistes de réponses. Ensuite, je vous donnerai mon point de vue et aussi quelques exemples liés à mon expérience personnelle. Alors tout d'abord, je crois qu'il faut dire que c'est vrai que les footballeurs sont très, très bien payés. Bien sûr, ils sont comme les acteurs d'un spectacle, comme la Coupe du monde par exemple. Ils contribuent au développement d'un club de football, ils participent à la célébrité d'une ville, d'un pays, et ils font gagner beaucoup d'argent aux dirigeants des clubs et à leur agent. Ils font aussi travailler des dizaines de personnes et ils créent de la richesse avec les droits télé, la billetterie, la publicité, les sponsors... Par exemple, le joueur argentin Lionel Messi est un des meilleurs joueurs du monde et donc, logiquement, il est très, très bien payé. Mais je trouve normal que la plupart des gens soient choqués d'apprendre qu'il gagne quatre-cents fois plus qu'un médecin généraliste ! Évidemment, Lionel Messi est bien plus populaire que mon généraliste ! Mais est-ce qu'il est aussi utile ? Je ne pense pas. D'ailleurs, c'est la raison que choisit Pierre Rondeau, dans cet article, pour justifier les salaires des joueurs. Il cite l'économiste David Ricardo, qui dit qu'une « marchandise utile est souvent considérée comme présente en quantité très importante et nécessite peu de travail pour la produire ». Et par opposition, « un bien considéré comme naturellement peu utile sera peu présent et il faudra une importante quantité de travail pour le produire ». Donc, selon lui, c'est ce qui explique pourquoi le football, qui est inutile, est cher. C'est la loi du marché : ce qui est rare est cher. Lionel Messi est rare donc il est cher. Les médecins sont utiles à la société, donc ils sont nombreux, donc mal payés. Je peux dire que mon médecin généraliste est assez mal payé. À mon avis, même si cette explication est très intéressante, elle ne justifie pas les différences qui existent actuellement entre les sportifs de haut niveau et les salariés d'une entreprise, par exemple. Je suis argentin et, dans mon pays, Lionel Messi et Diego Maradona sont considérés comme des demi-dieux. Alors, oui, ils nous font vivre des émotions très fortes : l'euphorie, la joie, le bonheur, la tristesse, la colère, etc. Tout ça a un prix. Peut-être... mais certainement pas 38 millions d'euros par an !

DEL5 – Compréhension de l'oral

► Piste 52.

Journaliste : À quel âge naissent les stéréotypes de genre et comment ? Une étude qui vient de paraître tente de répondre à cette question. C'est ce dont nous allons parler aujourd'hui dans notre émission, avec Éric Fannin, Richard Hermond et Évelyne Daroux. Éric Fannin, bonjour !

Éric Fannin : Bonjour.

Journaliste : Vous êtes sociologue, spécialiste de la question du genre, professeur à l'École normale supérieure, et vous êtes donc là pour commenter ce travail de trois psychologues, publié cette semaine. Ils suggèrent que c'est au moment de l'entrée à l'école que s'installent les préjugés entre les carrières féminines et masculines, préjugés qui, on va le voir, influencent le choix des jeunes filles ou des jeunes garçons. Éric Fannin, expliquez-nous d'abord comment ont procédé ces trois psychologues pour en arriver à cette conclusion.

Éric Fannin : Eh bien, ce sont des enquêtes réalisées auprès d'enfants entre 5 et 7 ans, à travers un ensemble de tests qui ressemblent à des jeux, puisqu'on ne peut pas leur poser des questions trop complexes. Les psychologues ont donc raconté une histoire aux enfants autour d'un personnage intelligent puis, grâce à deux images, ils leur ont demandé d'associer le personnage de l'histoire à un homme ou à une femme.

Journaliste : Et quelles ont été les conclusions ?

Éric Fannin : Eh bien, ces tests ont permis de vérifier que le fait d'associer l'intelligence plus aux garçons qu'aux filles, plus aux hommes qu'aux femmes, que ce soit chez les filles ou que ce soit chez les garçons, eh bien, c'est quelque chose qui va intervenir soudainement, entre 5 ans et 7 ans, c'est-à-dire, en gros, à l'âge où on entre à l'école.

Journaliste : Les scientifiques ont fait la même chose avec une autre qualité, qui est la gentillesse. Et là, pour le coup, les enfants ont plutôt choisi un personnage féminin. Comment interprétez-vous ces résultats ?

Éric Fannin : Eh bien, ce qui est frappant, en fait, c'est qu'on pourrait presque prédire à l'avance que les garçons vont être davantage associés à l'intelligence et les filles à la gentillesse. En effet, on ne sait pas exactement comment ça marche, mais on sait quel est le résultat. Et ce résultat, c'est que, petit à petit, les petites filles et les petits garçons ont déjà intégré des stéréotypes d'adultes. Ils ont donc déjà compris le type de monde dans lequel nous vivons.

Journaliste : Qu'est-ce qui, d'après vous, permet d'expliquer ces choix de la part des enfants ?

Éric Fannin : Cela démontre que le genre, ce n'est pas quelque chose qui vient naturellement mais plutôt quelque chose qui va s'apprendre, c'est-à-dire qu'il y a tout un travail social pour faire en sorte que nous finissions par épouser une vision du monde qui est fondée sur cette représentation inégalitaire. En effet, il y a beaucoup de comportements sociaux, renforcés par des pratiques quotidiennes, qui peuvent être celles des parents, qui sont celles de la société tout entière, qui conduisent malheureusement aux stéréotypes de genre.

Journaliste : Merci Éric Fannin. Évelyne Daroux, vous qui êtes l'auteure d'un article sur la dévalorisation du féminin par rapport au masculin : d'après vous, en quoi la société contribue-t-elle à développer chez les enfants ce type de stéréotypes ?

Évelyne Daroux : Eh bien, il suffit de prendre l'exemple de la littérature jeunesse, où les personnages masculins ont une présence et une visibilité plus importante que les personnages féminins. Ils sont en effet plus nombreux que ceux de sexe féminin, que ce soit dans les titres des ouvrages, dans les couvertures ou dans les illustrations. Ils occupent également les rôles principaux : à titre d'exemple, 83 % des pères occupent le rôle du héros, contre 17 % des mères. De plus, dans les contes, les filles, dont on souligne toujours le fait qu'elles sont belles,

dépendent presque toujours de personnages masculins comme le père ou le prince charmant, alors que les garçons, eux, se débrouillent seuls.

Journaliste : Alors Éric Fannin, comment on lutte, à l'école, contre ces stéréotypes ?

Éric Fannin : Écoutez, il faudrait d'abord commencer par revoir les manuels scolaires qui, selon moi, véhiculent encore de nombreux stéréotypes de genre.

Évelyne Daroux : Tout à fait ! Dans les manuels scolaires, on associe souvent aux femmes des professions comme employée de maison, serveuse, institutrice, infirmière ou coiffeuse, c'est-à-dire des fonctions auxquelles on a l'habitude d'associer les femmes dans la société : le rangement de la maison, l'éducation des enfants, l'esthétique, etc. Toutes les professions prestigieuses comme pompier, médecin, pilote, astronaute ou politicien sont quant à elles réservées aux hommes. Mais les manuels scolaires oublient le fait que de plus en plus de femmes exercent aujourd'hui tous types de métiers et occupent aussi des postes à responsabilité.

Journaliste : Richard Hermond, je voulais vous faire intervenir car vous parlez dans votre livre de l'égalité des mots et de leur féminisation.

Richard Hermond : Oui ! Écoutez, je suis ravi d'entendre ce que viennent de dire Éric Fannin et Évelyne Daroux : ça rejoint ce dont je parle dans mon livre. En ce qui me concerne, ce que je trouve incroyable, c'est de voir comment l'Académie française s'est opposée à la féminisation des noms de professions. Mais ce n'est pas le seul problème : il faut bien prendre conscience du fait que, dès l'école primaire, les élèves français apprennent que les mots ont un genre grammatical – le masculin et le féminin – et que le masculin l'emporte sur le féminin. Cette règle de grammaire a été imposée au XVII^e siècle avec l'idée de représenter l'ordre social de l'époque dans la langue. Cette règle est donc un rappel quotidien de la domination des hommes sur les femmes. Le langage est donc lui aussi inégalitaire, mais il faut continuer à se battre pour faire changer les choses.

DOSSIER 6. Nous faisons évoluer la société

Leçon 1 : Coopératifs et solidaires

► Piste 53. Activité 8

Présentateur : 7 heures 38 sur France Culture, c'est la suite du journal de Catherine Duthu avec le *Choix de la rédaction*. Il s'arrête ce matin sur l'économie sociale et solidaire : les coopératives d'habitants.

Catherine Duthu : Un modèle alternatif pour faire face aux difficultés de logement. Les coopératives d'habitants consistent à construire un immeuble pour l'habiter ensuite. Ces coopératives poussent comme des champignons : à Berlin, à Londres, Barcelone notamment. Mais l'idée tarde à faire son chemin en France. Bonjour Annabelle Grelier.

Annabelle Grelier : Bonjour Catherine.

► Piste 54. Activités 9 et 10

Catherine Duthu : Vous signez ce matin le *Choix de la rédaction* sur les coopératives d'habitat donc, qui pourraient pallier le manque de logements, pour les classes moyennes notamment.

Annabelle Grelier : Une coopérative d'habitation, c'est vivre mieux et

moins cher si tant est que l'on n'ait pas peur de l'engagement et de la collectivité. Car la coopérative d'habitat, c'est surtout une autre façon de penser la propriété. Adrien Poullain est ingénieur et architecte, et auteur du livre *Choisir l'habitat partagé*.

Adrien Poullain : Dans la coopérative d'habitants, on est propriétaire collectivement de son immeuble mais on reste locataire de son appartement. C'est-à-dire qu'on va amener une part acquisitive qui équivaut à peu près à 6 % du coût de l'appartement. Et puis, on paye un loyer chaque mois qui équivaut aux mensualités de remboursement de l'emprunt bancaire.

Annabelle Grelier : La coopérative d'habitat a également pour principe de ne pas être spéculative. Quand un coopérateur décide de déménager, il vend sa part au prix qu'il l'a payée. À travers l'exemple de Kraftwerk, à Zurich, l'une des coopératives les plus abouties – Zurich où plus de 20 % de l'habitat est constitué de coopératives –, on comprend que c'est aussi une autre façon de vivre avec ses voisins.

► Piste 55. Activité 11

Adrien Poullain : Dans ces coopératives d'habitants, on trouve souvent des espaces partagés. Ça va de la buanderie à la chambre d'hôtes. Également des épiceries, des cafés... On a tous ces services-là qui sont disponibles, auxquels tous les habitants participent. Et donc, ça permet d'une certaine manière d'avoir des services en plus auxquels on ne pourrait pas accéder si on était tout seul dans sa petite copropriété ou dans son simple appartement.

Annabelle Grelier : Cela peut être aussi un atelier, des terrasses, un sauna, une crèche, bref, tout est possible du moment où les coopérateurs sont d'accord. Communication et tolérance sont les maîtres-mots des coopérateurs.

Catherine Duthu : Le principe ne nous est pas inconnu en France. Des coopératives d'habitants fonctionnent par exemple à Villeurbanne avec le village vertical dans la métropole de Lyon ou encore avec Abricoop à Toulouse. On pourrait encore parler de Lille, Grenoble et Strasbourg.

Leçon 2 : Écologies

► Piste 56. Activités 8 et 9

Journaliste : « J'aime, j'aime pas », avec le directeur de *L'Opinion*, Nicolas Beytout. Bonjour Nicolas.

Nicolas Beytout : Bonjour Sébastien.

Journaliste : Vous n'avez pas aimé l'apparition dans le discours politique d'un nouveau mot.

Nicolas Beytout : Oui, un mot pas facile à prononcer : l'artificialisation. Et, si je n'ai pas aimé ce mot, c'est parce que c'est un terme un peu abscons, bien sûr, mais aussi parce que derrière ce mot se cache un nouvel impôt. Un de plus, comme toutes les semaines ou presque, et parfois plusieurs fois par semaine.

Journaliste : Alors, qu'est-ce que c'est que ce projet d'impôt sur l'artificialisation ?

Nicolas Beytout : Eh bien, c'est une taxe destinée à faire payer les propriétaires qui veulent construire sur un espace vert, qui veulent remplacer un sol naturel par un sol artificiel. C'est une idée qui émane de Nicolas Hulot, qui avait déjà eu une semaine auparavant la brillante idée de taxer les logements qui sont mal isolés, qui ressemblent à des passoires thermiques. Le projet consistait à faire payer les propriétaires

occupants ou de prélever une partie des loyers qu'ils reçoivent de leurs locataires. Alors, heureusement toutes ces idées ont été mises au rancart à peu près aussi vite qu'elles étaient apparues. Il n'empêche, on assiste là au grand retour de l'écologie punitive.

► Piste 57. Activité 10

Nicolas Beytout : Une écologie dont une des représentantes les plus actives est Anne Hidalgo*, avec ses mesures sur la circulation à Paris.

Journaliste : Oui, sauf que, là, il ne s'agit pas de taxe, Nicolas ?

Nicolas Beytout : Non, non, mais c'est difficile de contester que la politique sur la bagnole à Paris est inspirée par une volonté coercitive. Les dernières déclarations de la maire de Paris sont d'ailleurs assez étranges. Je parle de l'obligation, en 2030, de rouler électrique. Ce sera paraît-il zéro moteur à essence et zéro diesel. De même, Nicolas Hulot a annoncé il y a quelques semaines qu'à partir de 2040, dix ans plus tard, toutes les voitures construites en France devraient être électriques. Ce qui est très bizarre, c'est que, si l'on comprend bien, le ministre et puis la loi, ensuite, vont dire quelle est la bonne technologie que les industriels, les constructeurs automobiles, les équipementiers devront choisir. Pardon, mais ce n'est pas du tout ce qu'on attend d'un politique. Au nom de quoi est-ce qu'on peut dire aujourd'hui que, dans près d'un quart de siècle, c'est ce type de moteur, à l'exclusion de tous les autres, qu'il faudra produire ? Tenez, je vais prendre un exemple : c'est comme si, il y a quinze ans, le gouvernement avait fixé dans une loi le fait que les téléphones portables devaient avoir des touches en plastique et une antenne télescopique. Bon, eh bien cinq ans après apparaissait l'iPhone : pas de touches, pas d'antenne apparente. Ridicule.

Journaliste : Donc la solution, ce serait quoi ?

Nicolas Beytout : La loi sur les voitures de l'année 2040 aurait dû fixer des objectifs, par exemple des objectifs d'émissions de chaleur, de mobilité ou d'endurance, que sais-je ? Mais pas de faire un choix technologique.

* Anne Hidalgo : femme politique française, membre du parti socialiste, élue maire de Paris en 2014.

Leçon 3 : Participation citoyenne

► Piste 58. Activités 2 et 3

Présentateur : Bienvenue dans *L'Entretien*. Le courage et la probité paient-ils vraiment ? Eh bien, on peut en effet s'interroger en lisant le dernier livre de Stéphanie Gibaud, *La Traque des lanceurs d'alerte*, paru chez Max Milo. Bonjour Stéphanie Gibaud. Je rappelle très rapidement que vous êtes une lanceuse d'alerte, que dans les années 2008-2010, vous avez lancé l'alerte par rapport à votre banque UBS sur évidemment des tentatives d'évasion fiscale. Aujourd'hui, vous êtes, Stéphanie Gibaud... Il y a Manning, il y a Snowden, il y a Assange, il y a Deltour. Vous êtes tous dans un état un petit peu difficile.

Stéphanie Gibaud : Absolument. C'est-à-dire qu'on nous a collé une étiquette en pensant qu'on était peut-être un autre type d'humains. Mais nous sommes des citoyens et, à ce titre, nous avons dit « non » ou nous n'avons pas voulu cautionner ce qu'on appelle des dysfonctionnements d'intérêt général. C'est-à-dire...

Présentateur : Vous avez révélé des fraudes.

Stéphanie Gibaud : Voilà, des fraudes, de la corruption. Certains lanceurs d'alerte dans les laboratoires pharmaceutiques ont dénoncé

des médicaments qui tuaient ou qui tueraient plutôt, on va mettre au conditionnel pour éviter des problèmes de justice, justement ! Mais, voilà : des médicaments qui tueraient au lieu de soigner.

► Piste 59. Activité 4

Présentateur : Aujourd'hui, Stéphanie, vous êtes héroïne ou paria ?

Stéphanie Gibaud : Alors, moi, personnellement, je ne peux absolument pas supporter le fait qu'on soit perçus comme des héros. Et tous ceux qui ont été interrogés et que je connais bien, et ceux qui ne sont pas dans le livre parce qu'on ne pouvait pas non plus faire un catalogue de tous les lanceurs d'alerte de la planète, qui sont très nombreux, mais tous les hommes et toutes les femmes interrogés disent la même chose : ils n'ont fait que leur devoir citoyen. Ils n'ont fait que ce que leur conscience leur dictait de faire.

Présentateur : Mais, sincèrement, quand on lit votre livre, quand on connaît votre histoire, parce que vous en souffrez encore aujourd'hui, on n'a pas envie de vous suivre.

Stéphanie Gibaud : Eh bien, c'est bien la problématique des démocraties dans lesquelles nous vivons. Nous, en France, nous vivons dans le pays des droits de l'homme et nous pourrions penser que la liberté d'expression étant dans notre constitution, nous nous en sortirions meilleurs, ou dans un état un peu meilleur que dans les autres pays. C'est pour ça que j'ai essayé de voir autant d'hommes et de femmes ici en France, mais aussi en Europe, en Allemagne...

Présentateur : En Espagne, en Italie.

Stéphanie Gibaud : En Espagne, en Italie, en Suisse – alors, elle ne fait pas partie de l'Europe directement, mais elle est au centre de l'Europe. Et aussi comparer avec tous ces cas américains puisque dans la constitution américaine, ce statut de lanceur d'alerte existe. Et en fait, il y a des paroles, il y a des lois. Et puis, dans les faits, qui est protégé ? Personne. Comment est-ce que les gens sont protégés ? Ils ne le sont pas. Donc c'est une constatation effectivement assez édifiante.

► Piste 60. Activité 5

Présentateur : Amère même, amère. Aujourd'hui, vous avez retrouvé du travail, Stéphanie Gibaud ?

Stéphanie Gibaud : À titre personnel, je ne travaille plus depuis février 2012. C'est-à-dire qu'après avoir vécu, comme beaucoup de lanceurs d'alerte, au sein de mon entreprise, du harcèlement, de la placardisation, de l'isolement, un licenciement où j'étais ce qu'on appelle « au bout du rouleau », complètement épuisée, ce qui a été terrible pour moi a été, après ça, de voir que le monde du travail – alors que j'avais fait une carrière de vingt ans sans problèmes en France et à l'étranger – que le monde du travail est finalement solidaire de l'entreprise qui m'a licenciée parce que j'ai osé mettre de la lumière sur ce qu'elle cachait. [...] Ça concerne donc chaque citoyen. C'est pour ça que je suis un peu contre cet enfermement dans les différentes législations du lancement d'alerte, d'être lanceur d'alerte en entreprise. Chacun d'entre nous, chacun d'entre vous, peut être lanceur d'alerte puisque c'est juste un acte citoyen de dire la vérité.

Leçon 4 : Contre la surconsommation

► Vidéo n° 6. Activités 8 à 10

Natoo : Je voulais vous parler d'un projet pour lequel j'ai eu un gros coup de cœur. Alors, il y a quelques semaines sur Instagram, j'ai remarqué

que mon pote Baptiste Lorber était ambassadeur des Frigos solidaires. En me documentant sur les Frigos solidaires, j'ai découvert un principe efficace et simple : mettre un frigo à l'extérieur d'un commerce dans lequel chacun peut apporter de la nourriture ou se servir librement. Alors, j'ai trouvé le concept génial et, du coup, j'ai contacté Baptiste pour lui demander si je pouvais donner un coup de main et il m'a dit : « Oui ! » Et du coup, je fais cette vidéo. Très rapidement, on s'est retrouvés chez *Le Mouv'*, où on a été invités à parler du projet.

Présentateur : Les Frigos solidaires.

Présentatrice : Ouais. Des frigos installés dans la rue que chacun peut remplir et où chacun peut venir se servir. De quoi éviter le gaspillage alimentaire et permettre en même temps aux plus démunis de manger. Super idée. Ça permet de lutter contre le gaspillage alimentaire tout en aidant les plus démunis.

Présentateur : C'est vrai que l'idée est toute bête, mais c'est absolument génial.

Natoo : Après cette interview, on s'est rendu dans le 18^e pour voir le premier frigo solidaire de Paris. Donc là, on est devant La Cantine du 18^e, au 46, rue Ramey. « Très bon. Je recommande. Merci. » Et j'ai eu la chance de rencontrer Dounia, qui a décidé de lancer l'idée à Paris.

Natoo : Comment ça se passe au niveau de l'hygiène ? Qu'est-ce qu'on peut déposer dans ce frigo, concrètement ?

Dounia : Donc, ce qui peut être déposé : des fruits, des légumes, des produits laitiers, des produits secs. Par contre, on ne peut pas déposer ni de viande, ni de poisson pour ne pas briser la chaîne du froid. Et pas de plat cuisiné à la maison. Alors qu'un plat cuisiné chez le traiteur, c'est possible. À la fin du service, quand il nous reste des plats sur le dos, on les met dans le frigo directement.

Natoo : Et du coup, une fois qu'on a su ce qu'on pouvait mettre dans le frigo, on s'est dit que le mieux, c'était de mettre en application.

Baptiste Lorber : Ce que je te propose, c'est qu'on aille acheter des trucs à mettre dans le frigo, vu qu'il n'y a presque plus rien dedans et que ça part très vite.

Natoo : Alors...

Baptiste Lorber : Des sablés.

Natoo : Paille d'or, c'est bien, hein ?

Baptiste Lorber : Des Petits Écoliers.

Natoo : Attends, oui... Pour pas dire les marques : là où il y a un enfant qui va à l'école avec le chocolat.

Baptiste Lorber : Des yaourts aux fruits ?

Natoo : Ah, des pâtes ! On n'est pas très organisés... Ça fait trois fois qu'on fait le tour !

Baptiste Lorber : Et encore un petit tour !

Natoo : Allez ! Pané au blé et un Sojasun.

Baptiste Lorber : Pour ne pas citer de marques !

Natoo : Ah, pardon ! Et des galettes de... Bon, allez : des placements de produits en veux-tu, en voilà !

Baptiste Lorber : Natoo, tu fais tout tomber !

Natoo : Oh, c'est pas vrai !

Baptiste Lorber : Petits pois, carottes, aubergines ? Des œufs ? Bio ?

Natoo : Comment ?

Baptiste Lorber : Bio.

Natoo : Des soupes ! Huit légumes. Attends, là, il y en a dix. C'est encore

mieux ! Je pose ça là. Un arbre fruitier ! Un beau frigo !

Baptiste Lorber : C'est simple.

Natoo : Et efficace. On s'est aussi rendus dans un bar qui voulait proposer un frigo solidaire pour répondre à quelques questions techniques. Là, nous nous rendons au Bar commun.

Personne du Bar commun : Alors, mes questions : donc il faut sortir les produits qui sont périmés ?

Dounia : En fait, si tu veux, c'est simple. Les contraintes principales, c'est de rentrer et de sortir le frigo tous les jours sur les horaires d'ouverture. À la fin de la journée, le frigo est vide. Parce qu'il y a un tel relais et tellement de retraits la journée – de dépôts et de retraits – que ça se fait en général l'heure qui suit.

Natoo : Et entre-temps, le troisième frigo solidaire de Paris a été déposé au Bar commun. Donc c'est une excellente nouvelle. Pour résumer, les Frigos solidaires, c'est une belle action très peu contraignante pour les commerçants qui les hébergent. Ça permet d'aider les plus démunis. Ça permet de lutter contre le gaspillage. Et ça crée du lien social. Donc, c'est que du positif.

Focus langue – Phonétique

► Piste 61. Activité 6b

1. a. et b. Nuit de la Solidarité : les besoins identifiés et des annonces concrètes.

2. a. et b. Les premiers résultats de la Nuit de la Solidarité ont été présentés.

► Piste 62. Activité 6c

1. Elle est très importante car nous avons besoin d'avoir des données claires.

2. Je suis en charge du développement de « Lulu dans ma rue ».

3. C'est toujours intéressant d'apprendre.

4. Plus de 1 500 personnes ont répondu présentes.

5. Beaucoup de choses se passent à Paris.

DOSSIER 7. Nous agissons au travail

Leçon 1 : Cultures professionnelles

► Piste 63. Activités 8 et 9

Sandra Reinflet : Bonsoir ! Bon, alors maintenant on se connaît bien. En tout cas, vous, vous vous connaissez bien en théorie. Alors, je peux vous poser une question un peu personnelle ? Si vous ne répondez pas « oui » à cette question un peu personnelle, la deuxième risque d'être un peu plus compliquée. Qu'est-ce que vous vouliez faire quand vous étiez petits ? Rien ? Allez, dites-le tous ensemble, ce sera moins humiliant. Qu'est-ce que vous vouliez faire quand vous étiez petits ? J'entends... détective privé, policier, danseur. J'imagine d'autres choses, mais je suis un petit peu sourde et puis j'ai un retour très fort. Eh bien moi, quand j'étais petite, puisque vous me posez la question, eh bien, je disais que je serais chanteuse, écrivain, photographe, voyageuse. Ce à quoi mes parents répondaient : « C'est super ma chérie. Et puis tu trouveras un vrai métier aussi. » Alors, j'ai failli les écouter parce qu'en terminale, je me suis dit : « Mais quelle école il faut faire pour être chanteur, écrivain, photographe, voyageur ? » Je suis allée voir un conseiller d'orientation qui m'a fait faire

une batterie de tests et il est arrivé à une conclusion formelle. Il m'a dit : « Vous adorez voyager. Vous aimez les langues. Vous aimez entreprendre. Faites une école de commerce, mademoiselle. » Alors, je n'y avais pas tellement pensé mais j'ai passé le concours, je suis rentrée, puis je me suis bien intégrée. C'est même le mot qu'on emploie là-bas. Être bien « intégrée ». Tellement bien intégrée que j'ai fait un premier stage chez L'Oréal. Je vendais des déodorants dans les supermarchés du Grand Ouest. C'était super ! Et puis, ça s'est tellement bien passé qu'ils m'ont dit : « L'année prochaine, si tu veux, tu fais un autre stage chez nous et tu seras chef des vendeurs de déodorants dans le Grand Ouest. » Et puis, si ça c'était encore bien passé, je serais allée au « siège », ça s'appelle. Et j'aurais été en charge de tous les vendeurs de déodorants de la France ! Et j'étais à deux doigts d'accepter mais j'ai eu un accident de voiture quand j'avais vingt ans. On parlait beaucoup tout à l'heure, on a beaucoup parlé ce soir de dé clic pour oser changer les choses. Eh ben moi, j'ai eu cet accident, qui était finalement la meilleure chose qui me soit arrivée, même si du coup L'Oréal a dû se passer de moi, ou moi de lui, c'est selon. Parce que j'ai réalisé qu'il ne me restait peut-être pas encore soixante ans pour réaliser mes rêves d'enfant.

► Piste 64. Activité 10

Sandra Reinflet : Quand tu as vingt ans, le sentiment de finitude n'existe pas vraiment. J'avais l'impression que je pourrais faire les choses plus tard. Et je suis sûre que ça vous est arrivé à vous souvent de dire : « Je ferai ça plus tard. Après... après les études, après les enfants, après l'appartement, après la retraite. » Et puis un jour, on regarde derrière et on se dit : « J'aurais pu. J'aurais pu faire ça, j'aurais pu être pompier, j'aurais pu être détective privé. » Sauf que, eh bien, on a préféré reporter, on a reculé. On s'est dit : « Après, après, après... » Et puis on a préféré ne pas toucher au rêve pour ne pas risquer de le fissurer. On n'aime pas beaucoup l'échec. Particulièrement pas en France. Il y en a peut-être certains qui ont vécu, qui savent comment ça fonctionne aux États-Unis ? Là-bas, on écrit ses échecs sur son CV. On dit : « J'ai voulu finir, passer une thèse mais je ne l'ai pas terminée. J'ai monté une start-up mais elle a coulé. » Les employeurs considèrent que ce n'est pas grave, que ça fait partie de ton cursus, que parce que tu as su dépasser ça, eh bien, d'une, tu ne referas pas les mêmes erreurs et de deux, ça prouve que tu as une force de caractère parce que tu as su rebondir là-dessus et continuer.

► Piste 65. Activité 11

Sandra Reinflet : Eh bien, après cet accident, je me suis dit : « Qu'est-ce que tu vas faire, toi, pour ne pas remettre à plus tard ? » Alors, j'ai commencé par aller voir ailleurs, ce que faisaient d'autres femmes pour ne pas attendre le dé clic, pour oser se lancer dans la réalisation de leurs projets. J'ai monté un projet qui s'appelle « 81 femmes ». Je suis allée rencontrer 81 femmes nées en 81 – vous connaissez mon âge, on en reparlera après. Des femmes qui ont donc le même âge mais qui sont très différentes parce qu'elles cultivent leur domaine d'activité propre. On est allés rencontrer des artistes, des sportifs de haut niveau, des leaders politiques. Des femmes qui, malgré des contextes parfois difficiles, réalisent leurs rêves.

Leçon 2 : Savoir-faire, savoir être

► Piste 66. Activités 1 et 2

Journaliste : Salut à toutes et tous. Bienvenue sur Job Radio. Bienvenue

dans *Les Idées Net*. On a aujourd'hui David Bernard avec nous. Bonjour !

David Bernard : Bonjour.

Journaliste : Alors, vous êtes le directeur général et vous êtes également le fondateur d'AssessFirst. C'est ça ?

David Bernard : C'est ça.

Journaliste : Et vous avez à la base un diplôme de psychologie du travail ?

David Bernard : Oui, c'est ça. J'ai commencé en psychologie clinique à vrai dire, et je me suis respecialisé par la suite en psychologie du travail.

Journaliste : Alors, il va falloir nous raconter ça. AssessFirst, *assessment* en anglais, c'est quoi, c'est l'évaluation ?

David Bernard : Exactement. En fait, c'est tout ce qui a trait à l'évaluation du... plus particulièrement l'évaluation du potentiel des individus.

Journaliste : D'accord. Alors, vous avez une promesse qui est bien écrite sur votre site : « Recrutez des personnalités, pas des CV. » Alors, présentez-nous un peu votre entreprise rapidement. C'est quoi ?

David Bernard : Exactement. Alors, AssessFirst, en fait, c'est une société que j'ai cofondée avec un ami d'enfance, Alexis Teplitchi, en 2002. Donc à la base, on s'est positionnés plutôt en tant qu'éditeur de tests très classiques. C'est-à-dire qu'on a développé des tests qui permettaient d'évaluer tout ce qui a trait à ce qu'on appelle les *soft skills*.

Journaliste : Là, il faut expliquer.

David Bernard : Alors, ce qu'on entend par *soft skills*, ce sont les compétences comportementales. Donc c'est tout ce qui n'est pas compétences techniques, c'est-à-dire ce qui va plutôt être du ressort de l'évaluation de la personnalité, des motivations, des capacités intellectuelles des candidats. Et donc, c'est vrai qu'au départ on était dans une approche qui était une approche qu'on appelle très descriptive. C'est-à-dire qu'en gros, on avait des tests que les recruteurs pouvaient faire passer aux candidats. Ensuite, ils récupéraient un rapport qui décrivait simplement le mode de fonctionnement des personnes. Dès 2012, un peu comme tout le monde, on a vu arriver la déferlante *big data*, prédictif, analytique, et là on y a vu une vraie opportunité. On s'est dit, en gros : le *big data* et le prédictif [ont] transformé à peu près tous les pans de l'entreprise, qui était passée par le domaine de la finance, du marketing, du commercial, de l'audit et autre, sauf dans le domaine des ressources humaines. Donc on s'est dit, au vu de toute l'information qu'on arrive à recueillir concernant à la fois les candidats mais aussi les collaborateurs des entreprises, ben c'est dommage simplement de s'arrêter à un constat descriptif : il faudrait qu'on aille jusqu'à faire une prédiction. C'est-à-dire être capable de dire à partir de l'évaluation d'une personne, prédire deux choses : un, sa capacité à réussir en poste et, deux, sa capacité à être heureuse, épanouie, tout simplement.

► Piste 67. Activité 3

David Bernard : Il y a trois aspects auxquels il faut être particulièrement attentif lorsqu'on recrute une personne. C'est : recruter une personne qui sera en capacité de faire les tâches, les missions qu'on souhaite lui confier.

Journaliste : Ça, c'est son savoir-faire.

David Bernard : C'est son savoir-faire. Ensuite, recruter une personne qui saura faire ça dans le cadre d'une équipe en particulier. Donc, généralement, il y a un manager qui est en place, d'autres personnes

qui sont en place. Et le troisième aspect, c'est ne pas oublier également le *fit** avec la culture d'entreprise. C'est-à-dire : je peux recruter une personne qui peut faire le job, qui peut s'entendre avec les personnes avec lesquelles elle va travailler, mais si jamais elle n'est pas raccord par rapport à ses valeurs personnelles vis-à-vis de la mission de l'entreprise, des valeurs qui fondent l'ADN d'une entreprise, ça ne pourra pas marcher sur le long terme.

* Le *fit* : l'adéquation, le fait d'être en accord.

► Piste 68. Activité 4

Journaliste : Alors, votre solution, puisque c'est une solution en fait, elle a deux cibles particulières, enfin, une particulière : c'est les entreprises, avec votre site Internet. Mais également le grand public, qui peut s'autoévaluer, c'est un peu ça ? C'est quoi, concrètement, s'autoévaluer ? Ça veut dire : « Connais-toi toi-même » ? C'est un peu de la philo ?

David Bernard : Ouais, c'est : « Connais-toi toi-même ». Ça va passer par trois petits questionnaires. C'est assez rapide. Dix minutes par questionnaire environ. Donc le premier permet de faire le point sur tout ce qui a trait, on va dire, au mode de fonctionnement intellectuel. C'est-à-dire l'idée, là, ça va vraiment être de comprendre quelle est la capacité à apprendre de la personne : est-ce qu'elle aura des facilités pour acquérir rapidement, facilement de nouvelles connaissances, de nouvelles compétences. Donc là, c'est ce que je peux faire. Ensuite, un deuxième questionnaire, qui s'appelle *Drive*, qui permet d'évaluer les motivations. Donc là, on ne va pas chercher à savoir est-ce que [sic] la personne est motivée ou pas en soi, mais on va vraiment chercher à comprendre quels sont ses besoins fondamentaux, qu'est-ce qui va mettre cette personne en mouvement. Sachant qu'on peut tous être capables d'être motivés mais on ne sera pas tous motivés par les mêmes choses. Donc *Brain* sur les capacités intellectuelles, *Drive* sur les motivations et *Shape* qui va permettre de faire le point sur les aspects plutôt liés à la personnalité de l'individu. Donc pour bien comprendre, en gros, quels sont les comportements qu'une personne aura de fortes probabilités de présenter, que ce soit en situation normale ou en situation de tension, voire de stress.

Leçon 3 : Modes de communication

► Piste 69. Activité 2

Présentateur : Laure Closier !

Laure Closier : Et ce matin, Michel a reçu un mail : « Cher Michel, je vous contacte dans le cadre d'un projet commun... Blabla... N'hésitez pas à me recontacter. Amitiés. Jean-Pierre. » Michel sort de ses gonds : « Amitiés ?! Non mais ça (ne) va pas ? C'est le premier contact. On ne s'est jamais vus. Je suis extrêmement choqué par ce comportement totalement déplacé. » Michel décide donc de se venger. Il va littéralement humilier son interlocuteur en finissant son mail de réponse par : « Je vous prie d'agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués. » En 2017, il faut être notaire pour encore utiliser des formules ampoulées dans des mails pro. Ça va le calmer.

► Piste 70. Activité 3

Laure Closier : Mais alors quelle formule de politesse aurait dû employer l'interlocuteur de Michel pour être dans le bon ton ? Le simple

et impersonnel « Cordialement » ? Le fofou « Bien cordialement » ? Le carrément dingue « Bien à vous » ? À partir de quel niveau de proximité on peut passer du « Bien cordialement » au « Bien à vous » ? Il faut avoir eu une conversation téléphonique ? Une réunion de visu ? Un déjeuner ? C'est cornélien. « Moi, j'ai trouvé la parade : je finis toujours mes mails par "Belle journée" » lance Florence. Michel a un avis sur les gens qui écrivent « Belle journée » à la fin des mails : il pense tout simplement qu'ils devraient aller pourrir en enfer. Ce sont les mots de Michel, hein ! Vous savez qu'il manque de mesure. Mais quand même, sous couvert d'originalité et de bienveillance, le « Belle journée » attaque parfois la crédibilité d'un mail pro. Dans *Le Figaro*, le consultant en orthographe et grammaire française Jean-Renaud Plas explique qu'il y a trois critères à prendre en compte quand on rédige ses formules de politesse : la personne à qui l'on s'adresse, la nature du propos et l'objet du mail. Pour lui, le « Belle journée » est trop familier. Vous pouvez dire « Bonne journée » mais n'hésitez pas à le faire suivre d'un « Cordialement » pour tempérer vos ardeurs. Un mot pour finir sur le « Bien à vous » : « Attention, précise le spécialiste, cette formule est de plus en plus usitée mais elle peut être interprétée comme "À votre service" ». Soyez donc bien sûr que c'est le sens de vos propos. Conclusion : Michel n'est pas un esclave. Il ne dira plus jamais « Bien à vous ». Par contre, il va intégrer le « Cordialement » dans sa signature de mail, comme ça au moins, il sera tranquille.

► Piste 71. Activité 4

(Chronique de Laure Closier en entier)

Leçon 4 : L'avenir du travail

► Vidéo n° 7. Activités 1 à 5

Géry Bertrand : Aujourd'hui, je suis bien entouré... d'avocats ! Si, si, ils ne sont pas toujours en robe ! Et je vous emmène bosser dans un cabinet dynamique, qui recrute. Suivez-nous ! Bon, merci pour le footing ! J'ai vu que tu recrutais ?

Sophie Bernadac : Oui, le cab recrute. Je vais te présenter le cabinet, le poste, mais avant je te propose de prendre une petite douche après cet effort physique. Pendant ce temps-là, je te prépare un café et on se retrouve à l'espace convivialité.

Géry Bertrand : OK, merci.

Sophie Bernadac : Ça marche !

Géry Bertrand : Sophie, merci pour le café. Alors, ce footing, c'est régulier chez vous ?

Sophie Bernadac : Oui, tous les mercredis, on dispose d'un coach, Hugo, qui nous maintient en forme ou qui nous prépare pour des compétitions qu'on peut faire ensemble ou individuellement. Ensemble, on a par exemple fait l'Urban Trail de Rennes, il n'y a pas longtemps, on a fait le trail de Saint-Malo, on fait le marathon vert.

Géry Bertrand : Cool.

Sophie Bernadac : C'est sympa.

Géry Bertrand : Et alors présente-moi ton entreprise en détail.

Sophie Bernadac : GBA est un cabinet d'avocats conseil d'une vingtaine de personnes. On est basé à Rennes et on intervient sur toute la France, voire même à l'étranger. Nos clients sont des start-up, des PME, des groupes...

Géry Bertrand : Dans quels domaines ?

Sophie Bernadac : Tout le domaine de la vie économique.

Géry Bertrand : D'accord.

Sophie Bernadac : Services, techno, industrie, professions libérales, bâtiment.

Géry Bertrand : Et vous-mêmes, vos expertises ? Dans quels domaines ?

Sophie Bernadac : Nous, on intervient dans le domaine du droit des affaires. Donc en droit des sociétés, droit fiscal, droit social, droit de la propriété intellectuelle, droit des contrats.

Géry Bertrand : Et quels sont vos points forts de votre relation client ?

Sophie Bernadac : Notre approche est tout d'abord une approche transversale, en s'appuyant sur de fortes expertises. Et notre objectif est de donner une vision et un conseil stratégique, au-delà du simple conseil technique. On aime bien dire qu'on est le bras droit de nos clients. On s'efforce d'être disponibles, d'être réactifs. Et c'est bien pour ça qu'on a besoin de renforcer nos équipes.

Géry Bertrand : Et vous avez un leitmotiv chez GBA ?

Sophie Bernadac : Oui, notre leitmotiv, c'est « GBA, associés pour vous ».

Géry Bertrand : D'accord. Alors, j'ai entendu dire que vous recrutiez en ce moment.

Sophie Bernadac : On recrute en fait un ou une avocate en droit des sociétés, qui aurait entre trois et cinq ans d'expérience avec une solide formation en droit des affaires. Et pour t'en dire plus sur ce poste, écoute, je te présente Margot, ta future collègue, qui va t'expliquer tout ça.

Géry Bertrand : D'accord. Bonjour Margot !

Margot : Bonjour Géry !

Géry Bertrand : Et alors, Margot, ce job, il consiste en quoi ?

Margot : L'avocat en droit des sociétés, c'est une personne de confiance, proche des dirigeants, qui va notamment participer à des opérations de restructuration, de croissance externe, voire de levée de fonds.

Géry Bertrand : Et concrètement, au quotidien, il s'occupe de quoi ?

Margot : Il gère la relation client, participe aux négociations et rédige les actes.

Géry Bertrand : Et les qualités qu'il me faut pour ce job si je rejoins ton équipe ?

Margot : Tu dois être impliqué, tu dois avoir l'esprit d'équipe, être ouvert d'esprit et pragmatique.

Géry Bertrand : Merci.

[L'Intern-view]

Margot : Les deux. On a même une *power room*.

Homme : Tutoiement.

Homme : Bosseur. Ce qui ne t'empêche pas de piquer un sprint.

Margot : Fruits. Ils sont livrés tous les mardis au cab.

Homme : Les deux.

Sophie Bernadac : Collectif.

Géry Bertrand : Sophie, Margot, merci beaucoup pour la découverte de votre cab. Bon, moi, je ne suis pas avocat et j'ai d'autres entreprises à visiter, mais vous, vous avez sans doute le profil pour rejoindre les équipes de GBA Avocats. Postulez ! Quant à moi, j'irai tester d'autres jobs pour vous.

[Le debrief]

Géry Bertrand : C'était sympa, cette nouvelle expérience de job chez

des avocats décontractés, qui mouillent le maillot dans une ambiance zen. Bon, je tiens à préciser que le footing n'est pas obligatoire et que la *power room*, c'est bien une salle de sieste : vous ne rêvez pas ! Bon, j'attends avec impatience maintenant l'aménagement de la terrasse. Voilà, n'oubliez pas de « liker » la vidéo, de vous abonner à la chaîne et n'oubliez pas votre ceinture pour aller faire du sport et aller bosser. À bientôt ! Ciao !

Focus langue – Phonétique

► Piste 72. Activité 6a

1. C'est bien, super travail !
2. On s'est beaucoup investis dans ce projet.
3. Je ne sais pas à quelle heure est la réunion.
4. Les congés, ces moments tant attendus !
5. Il a de bons rapports avec ses collaborateurs.

► Piste 73. Activité 6b

1. Mes mails, je les finis toujours de la même manière.
2. J'aimerais terminer plus tôt que d'habitude aujourd'hui.
3. La sincérité de mon manager, je la perçois dans sa voix.
4. On n'a parlé à personne du plan de licenciement.
5. Je suis surpris par ce que mes collègues m'ont dit hier.

Stratégies

► Piste 74. Activité 1

Les podcasts de Manu

Salut à tous ! Content de vous retrouver pour la suite de mes tutoriels « Comment se faciliter la vie en cours » ! Aujourd'hui, à la demande générale : la prise de notes. Alors, qu'on soit au collège, au lycée ou même dans les études supérieures, la prise de notes, c'est le nerf de la guerre. Tout simplement parce que les notes, c'est la matière première pour les révisions. Du coup, pour ceux qui n'aiment pas prendre de notes, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle. La mauvaise, c'est qu'il n'y a pas encore d'appli pour faire ça à ta place. Et la bonne, c'est que ça s'apprend. Je vais vous donner des super techniques pour devenir super efficace. C'est parti !

Alors j'ai reçu une question de Marco, qui demande : « À quoi bon prendre des notes puisque je peux taxer celles des autres ? » En fait, c'est beaucoup moins efficace parce que prendre des notes en cours, c'est déjà faire la moitié du taf. On mémorise beaucoup mieux en associant l'écoute, la vue et l'écrit. Quand on prend des notes, on est déjà dans la mémorisation sans même s'en rendre compte. Et donc, on prend de l'avance sur ses révisions. Deuxième question, de Laura : « Mon prof parle encore plus vite que toi. Comment je fais ? » Alors, un, c'est vrai que je parle un petit peu vite. Et deux, surtout, surtout, il ne faut pas noter tout ce que dit le prof. Déjà parce que ce qu'il dit est impossible à suivre. Et surtout, toutes les informations n'ont pas la même importance. Et justement, prendre des notes, c'est conserver uniquement l'important. Heureusement, les profs laissent souvent traîner de gros indices sur ce qui est important. Quand le prof annonce le plan du cours : ça, on note ! Quand il insiste sur les notions clés et les définitions importantes : ça, on note ! Quand il répète ce qu'il faut retenir ou quand il fait un récap : ça, on note ! Quand il parle à deux à l'heure ou quand il répète quatre fois la

même chose avec quatre formulations différentes : ça, on note ! Quand il dit « Ça, on note ! » : ça, on note ! Et quand il raconte ce qu'il a mangé la veille ou quand il a des souvenirs de quand il avait ton âge, ça... ça non, ça c'est pas la peine !

► Piste 75. Activité 2

Bon, maintenant, pour développer sa technique : la première chose à faire, c'est de s'organiser. Déjà, c'est une bonne idée de commencer par indiquer la date, la matière et l'intitulé du cours. Et de numéroter les pages, histoire de s'y retrouver. Ensuite, tu peux faire apparaître le plan du cours pour être sûr de suivre. Un bon truc aussi, c'est d'aérer entre les lignes pour pouvoir ajouter des notes si besoin. On peut aussi utiliser des couleurs pour hiérarchiser les informations. Par exemple, quand c'est super important, je l'écris ou je le surligne, en rouge, ou noir, ou vert, ou bleu ou n'importe quelle autre couleur... Ensuite, il faut simplifier l'écriture. Là encore, le risque, c'est de se noyer en écrivant des phrases complètes et des mots entiers. Par exemple, on peut supprimer tous les déterminants des phrases. Ce qui est important, c'est d'utiliser des abréviations ou même des symboles. Pour ça, il n'y a pas de règle. On peut s'inspirer des abréviations connues ou constituer son petit lexique perso. Par exemple, les abréviations de maths sont pas mal utiles : genre les signes pour « inférieur à », « supérieur à », « appartient à », « égale », etc. Le secret d'une bonne abréviation, c'est que tu dois pouvoir la comprendre tout de suite. Et enfin, ces abréviations, elles ne doivent pas pouvoir être source de confusion. Quand tu écris « culture rom, R-O-M », tu parles de quoi ? Culture romaine ? Culture romanesque ? Culture romantique ? Culture romane ? Tu vois, il y a plein de choix possibles. Utilise un code que tu pourras relire dans six mois, et pas un code secret. Ensuite, pense à réutiliser tes notes ! Prendre des notes et ne pas s'en servir, c'est comme si tu écrivais le meilleur tweet de ces six derniers mois et que tu ne le postais pas. S'il y a une technique qui fait vraiment la différence, c'est de prendre le temps de relire ses notes le soir même. Oui, je sais, ce n'est pas le programme rêvé quand on rentre de cours... Bon, en fait, ça prend quoi ? Vingt ? Quarante minutes ? Ce n'est pas marrant mais ça fait prendre une énorme avance sur les révisions ! Pourquoi ? Parce que c'est encore frais dans ta tête. Alors que cinq mois plus tard, c'est un peu plus compliqué déjà. Ensuite pour les révisions, l'idée, c'est de retrouver ses notes. Que vous utilisiez un cahier ou un classeur, débrouillez-vous pour organiser vos notes par matière et par date et les ranger quelque part où vous saurez les retrouver. C'est peut-être évident, mais ça va mieux en le disant !

► Piste 76. Activité 3

Allez, un petit récap, à prendre en notes bien sûr ! Un : le secret d'une bonne prise de notes, c'est noter ce qui est important uniquement. Deux : simplifier les phrases et utiliser des abréviations compréhensibles. Trois : organiser proprement ses notes avec date, matière, intitulé, plan. Quatre : relire ses notes le soir même. Et cinq : classer ses notes de manière à les retrouver facilement. Bah voilà, on a fait le tour. Si tu es là pour les révisions, courage et force à toi ! Ciao tout le monde !

PROJETS – Projet de classe

► Piste 77. Activité 1

Bonjour, je m'appelle Ayse Toy Par. Je suis enseignante-chercheuse [sic] à l'université Galatasaray dans le département, dans la faculté de

communication, et je travaille essentiellement sur le cinéma. Pourquoi Istanbul ? Parce que bon, déjà, j'ai toujours habité à Istanbul et puis, deuxièmement, l'opportunité de travailler à l'université de Galatasaray m'a été offerte et donc c'est un peu pour ça aussi que je suis restée sur Istanbul.

Je vais dire que ce n'est pas vraiment un choix personnel, parce que ça a été décidé par les parents quand j'étais toute petite déjà. J'ai de la famille en France donc il fallait que je puisse communiquer avec eux et donc nous avons été mises très tôt dans, à l'école française, dès notre plus jeune âge, en fait. Et donc nous avons fait toutes nos études dans le lycée, au lycée français Pierre-Loti. On a toujours été baignées dans la culture française, dans la langue française, ce qui fait que je ne sais pas, si [j'avais] eu le choix, est-ce que je l'aurais choisie quand même ? Je pense que oui, parce que c'est une langue qui me plaît énormément. J'aime beaucoup la culture française aussi. Enfin bref, tout ce qui accompagne pour moi, c'est précieux !

Le deuxième parcours, si on peut dire : j'ai passé une année à Orléans, à l'université d'Orléans. Et là, c'est là que j'ai peut-être découvert vraiment ce que c'était que faire des études en France, de vivre en dehors du, comment dire, du cocon familial.

Surtout, disons, au travail puisque bon, déjà, j'enseigne une partie de mes cours en français et je m'occupe donc des échanges Erasmus, ce qui m'amène à parler en français avec les étudiants. Et aussi des échanges d'enseignants, des échanges de coopération interuniversitaire, donc des projets à mener, etc. Donc ce qui fait que j'emploie assez régulièrement le français à mon travail. Et au quotidien, moins, évidemment, puisque j'ai deux enfants qui sont eux aussi au lycée Pierre-Loti, donc oui, on essaie de se parler en français, mais bon, eux, ils sont plus turcophones puisqu'ils sont plus entourés d'enfants turcs.

Déjà, je vais dire la famille, dans un premier temps. Et puis, comment dire, une culture très, très profonde et des libertés, des richesses à tous niveaux, que ça soit matériel, et que ça soit moral.

DELF 7 – Compréhension de l'oral

► Piste 78.

Journaliste : Échanger le costume-cravate ou le tailleur contre un short et des baskets pour faire du sport, c'est maintenant possible dans un grand nombre d'entreprises. D'après une enquête publiée aujourd'hui, 25 % des salariés ont accès à plusieurs activités sportives sur leur lieu de travail et 10 % d'entre eux en pratiquent au moins une. Tandis que 35 % des salariés sont demandeurs, même si cela n'est pas encore proposé dans leur entreprise. Pour mieux comprendre ce phénomène qui séduit de nombreux salariés, nous avons interrogé les employés d'un groupe d'assurances situé près de Paris, qui disposent d'une salle de sport sur leur lieu de travail depuis déjà quatorze ans.

Femme : Je fais du sport deux fois par semaine, ça me permet de me défouler, surtout quand la journée a été stressante !

Homme : En général, je profite de ma pause déjeuner pour faire un peu de sport. Ça m'aide à être efficace tout au long de la journée. Avant, quand je n'avais pas la possibilité d'en faire, je prenais beaucoup plus de pauses pour pouvoir déconnecter.

Journaliste : Les motivations avancées par ces deux employés ne sont pas les seules qui permettent d'expliquer le succès de la pratique

d'activités sportives dans les entreprises. En effet, d'après l'étude publiée aujourd'hui, le sport permettrait également aux salariés de renforcer leur esprit d'équipe. Alors, s'il est aujourd'hui normal de faire du sport sur son lieu de travail, ça n'a pas toujours été le cas, comme nous l'explique Hélène Rocard, qui s'occupe d'un programme de prévention santé chez l'assureur.

Hélène Rocard : Avant, quand on voyait une personne qui allait faire du sport pendant sa pause déjeuner, elle était malheureusement souvent considérée comme quelqu'un qui n'était pas très sérieux. De nos jours, quelqu'un qui fait du sport, c'est quelqu'un qui pense à son bien-être. Ça commence à être plutôt bien perçu par tout le monde.

Journaliste : Aujourd'hui, le sport en entreprise a même sa propre fédération : elle regroupe 2000 sociétés pour 40 000 salariés. Mais tous les salariés n'ont pas la chance de pouvoir faire du sport sur leur lieu de travail. Ils sont trois fois plus nombreux à pouvoir le faire dans les grosses entreprises, qui ont suffisamment d'argent pour aménager des espaces et des douches, que dans les petites et moyennes entreprises. Cependant, d'après Édouard Cos, le responsable de la salle de sport chez l'assureur parisien, il ne faut pas grand-chose pour favoriser cette pratique.

Édouard Cos : Les entreprises qui ne disposent pas de place suffisante pour installer une salle de sport peuvent parfaitement proposer à leurs salariés de commencer la journée par un échauffement musculaire ou de simples exercices de relaxation, qui apportent également de nombreux bénéfices.

DOSSIER 8. Nous échangeons sur des modèles éducatifs

Leçon 1 : Modèles éducatifs

► Piste 79. Activité 1

Journaliste : Bonjour Jean-Michel Blanquer.

Jean-Michel Blanquer : Bonjour.

Journaliste : Vous venez de publier *L'École de demain : propositions pour une éducation nationale rénovée*, aux éditions Odile Jacob. Alors, est-ce qu'il n'y a pas un problème culturel au niveau de la France avec ce système, on va dire par écrémage, où on va jusqu'à la troisième, puis ceux qui sont encore dans le haut du panier vont jusqu'au bac, puis la prépa, puis les grandes écoles ? Est-ce que tout cela ne pose pas problème ?

Jean-Michel Blanquer : Ce qui pose problème, c'est surtout le fait qu'au nom de cela on essaie de tirer le système vers le bas. Donc il faut faire très attention au diagnostic que l'on porte. On a besoin aujourd'hui de tirer le système vers le haut. Ça signifie qu'on doit reconnaître la diversité des excellences. Ça veut dire que tout élève de France doit savoir écrire, lire, compter, et donc la question de la maîtrise du langage du français est fondamentale. Sur cette base-là, et si possible sur des bases mathématiques importantes aussi, eh bien, on doit pouvoir déployer la diversité des talents. Et c'est la question de l'intelligence de la main, la question des différentes formes d'intelligences qui doivent être valorisées. Le problème en France, ce n'est pas tant qu'il y ait des parcours diversifiés, qu'il se passe des choses différentes pour chacun ; c'est plutôt qu'on hiérarchise les parcours et, par exemple, le fait que

Le lycée professionnel n'ait pas bonne réputation est une très mauvaise chose. On doit pouvoir – et c'est un des points du livre – revaloriser mais complètement le lycée professionnel pour en faire quelque chose qui soit tout à fait valorisant pour ceux qui le font. Par exemple, parce qu'ils vont créer des petites entreprises ultérieurement et ça, ça nécessite justement d'avoir des compétences de base, non seulement pratiques, mais aussi de langage, de présentation de soi, de mathématiques, etc.

► Piste 80. Activité 2

Journaliste : Alors, on est dans le temps des propositions aujourd'hui, donc la parution de votre livre tombe bien. Selon vous, quelles sont les réformes à mettre en place en priorité ?

Jean-Michel Blanquer : Il n'y en pas une seule. Il y a une série de choses à faire. Les grands principes, c'est premièrement une politique pédagogique à l'école primaire qui permette d'ancrer les fondamentaux chez tous les enfants. Donc là, je détaille évidemment dans le livre comment s'y prendre et par quels moyens passer. Je m'appuie pour cela sur les sciences cognitives, sur l'expérience et troisièmement sur la comparaison internationale. Ces trois piliers que sont l'expérience, la science et la comparaison internationale me paraissent être décisifs pour mener des politiques publiques. Si on fait quelque chose, ce n'est pas parce que je pense, moi, je trouve que c'est bien et je vais vous l'imposer à vous, non : on doit faire les choses parce qu'elles ont été prouvées, un petit peu comme on le fait dans le domaine de la santé. Eh bien, dans le domaine de l'éducation, on peut aujourd'hui, on a les moyens de savoir ce qui marche, ce qui ne marche pas. On a les moyens d'expérimenter. On a les moyens de ne pas faire tout, tout de suite, pour tout le monde, mais de faire des choses pragmatiques. Et c'est un petit peu ce que je prône sur le plan pédagogique. Et par ailleurs, il y a un autre grand principe, qui est celui de l'autonomie : on doit libérer le système, notamment les collèges et les lycées, en leur donnant une autonomie d'établissement qui permette aux équipes de décider sur le terrain comment allouer les moyens, comment s'organiser pour être efficace au service de chaque élève.

► Piste 81. Activité 3

Journaliste : J'en reviens à ces comparaisons internationales. Quels sont les exemples ou les modèles qui, selon vous, devraient nous inspirer ?

Jean-Michel Blanquer : Eh bien, aujourd'hui, vous avez deux grandes familles de pays qui s'imposent un peu dans les différents classements. Vous avez la famille asiatique, si je puis dire, qui finalement est assez traditionnelle dans son approche, repose beaucoup sur l'effort, la mémoire de l'enfant. Et puis un modèle qui est pratiquement l'inverse, qu'on pourrait appeler le modèle scandinave – on parle aussi souvent de la Finlande, on peut parler aussi du Canada –, un modèle nordiste, disons, qui lui repose beaucoup plus sur l'épanouissement de l'enfant, la capacité à le valoriser, sur l'expression orale, etc. Je pense que la France a une tradition scolaire fantastique. On a nous-mêmes notre propre modèle évidemment. Il (ne) s'agit pas de transposer exactement ce qui se passe en Finlande ou au Japon parce qu'il y a aussi dans les deux cas aussi des inconvénients qu'il faut savoir voir. Mais il faut, sur la base de notre trajectoire, de notre histoire, être capable d'inventer quelque chose qui prend le meilleur des deux traditions, c'est-à-dire à la fois l'importance de l'effort, l'importance du travail, l'importance de

la rigueur, qui est quelque chose qu'on doit un petit peu réinstaurer dans notre système, et en même temps l'importance de l'épanouissement, l'importance du plaisir, l'importance de la valorisation de chacun parce que les enfants de France n'ont pas assez confiance en eux-mêmes et, de façon générale, l'ensemble des acteurs n'ont pas assez confiance les uns envers les autres.

Journaliste : Eh bien, merci beaucoup Jean-Michel Blanquer pour cette présentation. Et pour ceux qui veulent aller plus loin, je les renvoie à votre livre, *L'École de demain*, aux éditions Odile Jacob. Merci !

Jean-Michel Blanquer : Merci à vous.

Leçon 2 : Ouverture sur le monde

► Piste 82. Activité 7

Emmanuelle Bastide : Alors, un rapport intitulé *Pour une meilleure maîtrise des langues* vient d'être remis au ministre français de l'Éducation, Jean-Michel Blanquer. Chantal Manes-Bonnisseau, vous l'avez donc coécrit, quel peut déjà être le bilan qu'on peut dresser sur ce sujet-là en France ?

Chantal Manes-Bonnisseau : Bonjour. D'abord, merci beaucoup de m'avoir invitée dans cette émission, de me donner l'occasion de présenter un peu l'essentiel de ce rapport. Je voudrais saluer également mon copilote, mon coauteur, Alex Taylor, journaliste français d'origine britannique et européen, qui n'est pas là aujourd'hui mais qui est là avec nous par la pensée et qui a beaucoup travaillé avec moi sur ce rapport. Alors, effectivement, je vous remercie de commencer par la question du bilan. Ce rapport a d'abord un objectif, c'est d'essayer de porter un discours un peu plus positif, un peu plus ouvert sur l'avenir concernant l'enseignement des langues en France, et pas uniquement de l'anglais mais bien de toutes les langues enseignées, qui sont nombreuses dans notre système éducatif. Alors, il est vrai que nous avons donné une date, une date qui est un peu une date charnière, qui est 2006, date à laquelle nous avons lancé en France un grand plan de rénovation des langues, ambitieux, qui s'est rattaché à des critères, à une échelle de niveau européenne, du Conseil de l'Europe, le Cadre européen commun pour l'enseignement des langues. Nous avons fait beaucoup de progrès depuis, notamment dans l'enseignement primaire. Et la première partie du rapport s'attarde sur des chiffres très précis, sur les évaluations que nous avons menées à trois périodes, trois dates, qui permettent de mesurer les progrès des élèves. Donc il est certain que les élèves, jeunes, dans le primaire, au collège également, ont fait des progrès, essentiellement à l'oral, ce qui est logique puisque nous avons vraiment tenté de mettre l'accent sur les compétences orales.

► Piste 83. Activités 8 et 9

Emmanuelle Bastide : Et il y avait un retard aussi à rattraper.

Chantal Manes-Bonnisseau : Il y avait un retard. D'ailleurs, ce bilan est encore une fois positif et lucide, et pas du tout contradictoire. Et nous insistons sur le fait qu'il y a encore beaucoup de progrès à faire. Vous avez cité les chiffres qui sont dans une... qui relèvent d'une enquête européenne, qui a été menée au niveau du lycée cette fois, et qui montre que le niveau des élèves en France reste... nous sommes très mal classés dans... parmi nos partenaires européens. Donc il y a beaucoup de travail. Cependant, nous estimons, c'est ce que le rapport dit, que nous sommes sur la bonne voie, qu'il ne s'agit pas de faire table rase des réformes que

nous avons mises en place depuis 2006, mais de continuer et puis surtout d'accélérer. D'accélérer l'exposition des élèves, d'accélérer les progrès que nous faisons, de sensibiliser dès le plus jeune âge. Vous avez parlé d'enseignement précoce et c'est certainement une des recommandations du rapport.

Emmanuelle Bastide : Dans le rapport, on parle de l'âge de 11 ans.

Chantal Manes-Bonnisseau : L'âge de 11 ans n'est pas la date de démarrage mais une étude récente qui a été publiée – nous y faisons référence dans le rapport – montre que l'âge de 11 ans est un peu l'âge où le maximum des compétences peut se fermer. Moi, je n'aime pas tellement fermer les possibilités à l'âge de 11 ans, je trouve que c'est assez contre-productif, mais n'empêche que les études et les recherches montrent qu'effectivement, plus on commence tôt, et plus les enfants sont très sensibles à la phonologie. Ce n'est pas que vous ne pouvez pas apprendre une langue après, mais c'est que vous aurez beaucoup plus de difficultés à l'apprendre en ayant un accent qui soit bien...

Emmanuelle Bastide : Bien prononcé.

Chantal Manes-Bonnisseau : Voilà.

Leçon 3 : Un diplôme, pour quoi faire ?

► Piste 84. Activités 2 et 3

Hervé Gardette : Bonsoir à toutes et à tous, bienvenue dans *Du grain à moudre*. Ce soir : peut-on se passer de diplômes ? Jeudi et vendredi, les élèves de troisième vont passer les épreuves du brevet des collèges : premier examen pour un premier diplôme dans un parcours scolaire qui en comptera probablement quelques autres, à tel point qu'il y a peu de chances que, sur leur CV plus tard, les titulaires du brevet le mentionnent. Pour le baccalauréat, c'est un petit peu différent. Le bac reste un marqueur important de la scolarité, un sésame indispensable pour accéder à certaines fonctions, notamment dans l'administration. Mais jusqu'à quand ? L'objectif d'avoir 80 % de bacheliers d'une classe d'âge est presque atteint. En contrepartie, le diplôme a perdu de sa valeur. Plus largement, on peut s'interroger aujourd'hui sur ce que valent, en général, les diplômes. Que viennent-ils sanctionner ? Des connaissances ? Des compétences ? La fin d'un parcours ? Ne pas en avoir est-il forcément un handicap sur le marché du travail ? Peut-on se passer de diplômes ?

► Piste 85. Activité 4

Hervé Gardette : Le diplôme, ça tient quelle place dans l'approche qui est la vôtre ? Florence Poivey ?

Florence Poivey : Nous, au Medef, ce pourquoi nous militons – et nous avons beaucoup milité –, c'est que, certes, nous espérons que l'Éducation nationale forme des citoyens, mais surtout, surtout, donne sa chance à nos jeunes d'être opérationnels demain, d'être employables, et tout au long de leur parcours professionnel. Et là, l'autodidacte que je suis, peut-être, l'enfant suisse que je suis, sûrement, dit bien sûr que le diplôme, il y a cette dimension de rituel, mais attention à ce que ça ne soit pas l'aboutissement. 80 % d'enfants au bac, mais il faut imaginer le nombre d'enfants pour lesquels c'est totalement abstrait. C'est quelle clé concrète, opérationnelle, dans ma vie de demain que mon bac ? Donc ce que nous disons : rendons les enfants surtout employables, opérationnels demain.

► Piste 86. Activité 5

Hervé Gardette : Albert-Jean Mougin ?

Albert-Jean Mougin : La France a cette habitude, pour prendre le terme saxon, de *diplomation* – excusez-moi l'accent, mais j'y tiens –, de donner des diplômes. Il en existe même pour ce que vous décrivez, madame, ça s'appelle effectivement la validation des acquis de l'expérience, qui permettent effectivement d'accéder à un titre avec quelques éléments complémentaires. Les diplômes sont de toute façon les moyens d'identifier le niveau de, allez, disons-le franchement, si on va par-là : le niveau de rémunération, négociable à l'échelle internationale. Sans parler du fait qu'ils ont quand même leur existence propre : un diplôme dans le cursus classique « baccalauréat, licence, doctorat », qui était à l'origine du système universitaire français à partir de 1809, lui, correspond à quelque chose et signifie simplement des degrés, des grades dans une culture générale développée.

► Piste 87. Activité 6

Hervé Gardette : Alors justement, j'allais y venir à cet intérêt, malgré tout, du diplôme. Est-ce qu'en privant peut-être des élèves d'un diplôme qui sanctionne la fin des études à la Wild Code School, est-ce que vous ne craignez pas justement, Caroline Letellier, d'handicaper vos élèves ?

Caroline Letellier : Alors, en effet en France, il y a une très forte culture du diplôme, on le voit, on le constate, et face à cela, il n'est pas question de priver nos élèves d'un diplôme. On a fait en sorte de pouvoir leur proposer à l'issue de la formation de passer un titre professionnel, qui équivaut, donc, en fonction de la formation qu'ils ont suivie, à un niveau bac + 2 ou bac + 3, donc niveau 2 ou niveau 3 du référentiel européen. Donc c'est une possibilité qu'on offre à nos élèves. Tous ne le font pas puisque, dans le domaine numérique, il y a une culture un petit peu d'autodidaxie justement, où certains développeurs revendiquent de réussir par leur expertise, sans bagage académique. Mais, pour autant, pour certains, c'est important, notamment pour les personnes qui visent des postes dans des grands groupes ou dans des entreprises multinationales. Ça reste un sésame pour accéder à certains emplois.

Leçon 4 : Tellement français !

► Vidéo n° 8. Activités 2 et 3

Journaliste : Aujourd'hui, pas de grand match à l'affiche au Stade de France mais une dictée géante. Écoliers, lycéens, membres d'associations ou encore retraités : ils sont près de 1400 participants à saisir le stylo.

Un participant : On est beaucoup sur Internet, du coup on néglige un peu la langue française. Mais sinon c'est important parce que dans la vie, la vraie vie, la vie professionnelle, on a besoin du vrai français.

Une participante : Je suis venue avec mes enfants, oui.

Journaliste : Pourquoi ?

Une participante : Pour les entraîner déjà à faire une dictée. Ils n'ont pas l'habitude de faire ça à l'extérieur, surtout au Stade de France. Alors, je suis contente, ça me fait plaisir.

Journaliste : Un texte extrait de la plume de la révolutionnaire Louise Michel. Des mots du XIX^e siècle qui, pour certains, ne semblent pas français. Après quarante minutes de dictée... Alors ce sera un zéro faute pour vous ?

Une participante : Peut-être deux ! J'ai des doutes...

Journaliste : Où ça ?

Une participante : Alors, des mots que je n'ai jamais vus comme « pschutteurs* » et « gommeux* ».

Un participant : Le « pschutteur », là, « gommeux » et « vilonnie* », j'ai eu du mal !

Une participante : On aura quand même appris quelque chose si on s'est trompé.

Journaliste : Le maître du jour, c'est l'écrivain dionysien Rachid Santaki. Depuis plus de quatre ans, il organise des dictées, notamment dans les quartiers populaires.

Rachid Santaki : L'idée de cette dictée, c'est de fédérer les gens. Il s'avère que la dictée, c'est le seul lieu où on peut permettre à des gens de tous les âges, quel que soit leur milieu social, de se retrouver autour de la langue française. Il y a un véritable engouement autour de la langue française. Donc, l'idée elle est là d'abord. C'est un formidable espace et ça, c'est déjà un plaisir pour moi.

Journaliste : La dictée géante va entrer au Guinness des records. La prochaine : le 14 avril à Aulnay-sous-Bois.

* pschutteur, pschutteuse (argot du XIX^e siècle) : personne à la mode.

* un gommeux (XIX^e siècle) : jeune homme qui pousse l'élégance jusqu'au ridicule.

* une vilonnie (ancien français) : action ou parole vile, bassesse.

b. Quand je discute avec ma grand-mère paternelle, je trouve toujours que c'est fou ce que notre époque est différente de la sienne. Par exemple, il y a plein de métiers qui existaient de son temps et qu'on ne trouve plus du tout aujourd'hui. Et elle, elle est étonnée par tous les nouveaux métiers qui apparaissent depuis quelques dizaines d'années maintenant.

DOSSIER 3

► Piste 92. Phonétique – Exercice 8

- Anatole s'attend à recevoir des louanges de son éditeur pour son manuscrit et je ne doute pas un instant que son roman sera des plus romanesques ; c'est même une certitude !
- Je crois que mon agent littéraire va m'annoncer la semaine prochaine, sans doute lundi prochain, que j'ai de grandes chances de recevoir une récompense prestigieuse. Je suis un peu ennuyé et étonné, mais je suis aussi enthousiasmé et enchanté par cette nouvelle aussi inattendue qu'inespérée !

DOSSIER 4

► Piste 93. Phonétique – Exercice 15

Exemple : De nos jours, les ados sont beaucoup plus autonomes !

- Grâce aux réseaux sociaux, ou justement à cause d'eux, de nombreux internautes peuvent communiquer instantanément, d'où qu'ils soient, mais souvent, aussitôt après, ils vous oublient !
- Selon une toute nouvelle étude, un point de vue est réapparu sur la mémorisation rendue plus facile grâce à l'apprentissage par cœur. C'est fou, non ? Heureusement, on ne peut pas généraliser !
- La connexion et la déconnexion au travail est un sujet sérieux mais épineux. C'est pourquoi il est judicieux d'en discuter avant l'embauche, quel qu'en soit le coût.
- Comment booster au maximum son ego ? En postant sur Facebook de nouvelles photos le plus souvent possible, bien sûr !

DOSSIER 5

► Piste 94. Phonétique – Exercice 9a

dixième – expliquer – soixante – texte – exagérer – dix-sept – exotique – dix-huit – deuxième – excellent – six – examiner

► Piste 95. Phonétique – Exercice 9b

- excès • congrès • palmarès • procès
- bus • abus • virus • campus
- repas • matelas • atlas • pas
- repos • dos • cosmos • propos

DOSSIER 7

► Piste 96. Phonétique – Exercice 17

- Il a perdu du temps, c'est sans doute dû à un problème technique.
- Quel est votre avis sur le rapport qu'elle a rédigé ?
- Vous devez faire entendre votre voix si vous voulez que l'entreprise continue sur la voie de l'innovation.
- Son entretien d'embauche, il s'y prépare si bien qu'il a toutes les chances de réussir.

Focus langue – Phonétique

► Piste 88. Activité 5a

Je n'ai aucun diplôme et tu trouves que ce n'est pas un problème ? (X 4)

► Piste 89. Activité 5b

- Tu crois vraiment que l'école prépare efficacement à la vie active ?
- Je ne suis pas d'accord avec toi : plus on étudie, plus on a des chances de trouver un bon travail !
- Tu n'aimes pas ton emploi actuel, tu n'as qu'à le quitter et chercher un autre travail
- Je suis surdiplômé et pourtant, je ne trouve aucun poste à la hauteur de mes compétences.

S'EXERCER

DOSSIER 1

► Piste 90. Phonétique – Exercice 17

Exemple : La plage est un lieu intéressant à étudier pour un anthropologue.

→ *La plage est vraiment un lieu super intéressant à étudier pour un anthropologue.*

DOSSIER 2

► Piste 91. Phonétique – Exercice 9

a. Je considère que le multilinguisme est un atout précieux pour les personnes qui ont eu la chance d'être au contact de plusieurs langues. C'est un facteur de réussite sociale parce qu'à mon avis, je crois que ça ouvre beaucoup de portes. Et en fait, c'est devenu un élément indispensable aujourd'hui, surtout si tu occupes un poste qui t'amène à rencontrer, ou même juste à communiquer avec des personnes de plusieurs pays. Je ne pense pas que l'anglais suffise partout de nos jours.

- e. Quant à ton travail, quand l'auras-tu terminé ? Demain ? Qu'en penses-tu ?
- f. Tant que tu en as besoin, je t'en prie, garde mon livre, j'ai tout mon temps.

DOSSIER 8

► Piste 97. Phonétique – Exercice 17a

Exemples : Tu as eu ton bac avec mention ? Bravo !

Tu as raté ton bac à cause des maths ? Bravo !

1. Tu as attendu la fin des vacances pour réviser tes examens ? Bravo !
Tu as révisé tes examens dès le début des vacances ? Bravo !
2. Tu peux communiquer dans trois langues étrangères ? Bravo !
Tu ne veux pas communiquer dans une langue étrangère ? Bravo !
3. Vous avez travaillé toute votre vie pour construire votre capital retraite ? Bravo !
Vous n'avez jamais travaillé sérieusement de toute votre vie ? Bravo !
4. Un professeur d'université qui n'est jamais disponible pour ses étudiants : moi, je dis bravo !
Un professeur d'université qui reste à l'écoute de ses étudiants : moi, je dis bravo !

Épreuve de DELF B2

Compréhension de l'oral

► Piste 98 – Exercice 1

Journaliste : Aujourd'hui, on va parler de bonheur collectif. Un pays est-il plus heureux quand il est riche ? Comment mesure-t-on ce degré de bonheur dans la population ? Le modèle du bonheur, lancé au Bhoutan, est-il transposable chez nous ? Ce sont toutes les questions auxquelles nous allons tenter de répondre avec nos invités. Franck Montaugé, soyez le bienvenu ! Vous êtes sénateur et vous avez proposé des projets de loi pour mettre en place de nouveaux indicateurs économiques. Et bonjour Michaël Mangot, merci beaucoup d'être avec nous, vous êtes docteur en économie, directeur de l'Institut de l'économie du bonheur. Pourriez-vous commencer par définir ce qu'est le PIB, le produit intérieur brut ?

Michaël Mangot : Eh bien, c'est un indicateur qui a été créé dans les années trente et qui avait pour objectif de mesurer la croissance économique d'un pays. Il a son utilité mais, le problème, c'est qu'il y a beaucoup d'éléments qui ne sont pas pris en compte dans le PIB et qui sont mal évalués. D'autre part, un siècle s'est presque écoulé depuis sa création et on a maintenant d'autres objectifs sociaux et politiques, que le PIB ne permet plus de remplir.

Journaliste : Donc, quand un pays est en croissance, ça ne veut pas forcément dire que sa population est heureuse ?

Michaël Mangot : Non car, en économie du bonheur, l'indicateur le plus important sur lequel nous nous basons pour établir le classement des pays les plus heureux, c'est celui de la satisfaction de la vie et non pas celui de la croissance.

Journaliste : Alors, on dit souvent que l'argent ne fait pas le bonheur, pourtant les pays riches sont les plus heureux, non ?

Michaël Mangot : On aimerait penser que non mais, quand vous regardez le classement du bonheur par pays, tout en haut, vous n'avez que des

pays riches comme les trois pays scandinaves : Norvège, Finlande, Danemark. Les pays pauvres, eux, ne se trouvent malheureusement pas souvent en tête.

Journaliste : Franck Montaugé, vous vouliez réagir ?

Franck Montaugé : Oui ! J'aimerais signaler qu'il peut tout de même y avoir des disparités à l'intérieur des pays riches. C'est toute la question des inégalités de revenus, des inégalités culturelles également, voire patrimoniales, etc. Et là, il y a un vrai problème, y compris à l'intérieur des sociétés développées.

Journaliste : Alors, ce qui est clair, c'est que, pour combler les limites du PIB, il y a des indicateurs alternatifs qui ont commencé à apparaître depuis plusieurs années. Au Bhoutan, notamment, un petit pays qui se trouve dans l'Himalaya, qui fait la taille de la Suisse, on a l'indicateur du bonheur national brut, qui existe depuis plus de quarante ans. Vous pouvez nous raconter l'histoire de cet indicateur, Michaël Mangot ?

Michaël Mangot : Cet indicateur est né de la volonté politique du roi du Bhoutan de l'époque, qui ne voulait pas être soumis au PIB. Du coup, il a mis en place un nouvel indicateur qui, petit à petit, s'est affiné au fil du temps grâce à des rencontres avec des chercheurs en économie et en neurosciences. Aujourd'hui, le Bhoutan a donc un indicateur assez complet, qui comprend des résultats dans neuf dimensions différentes – l'éducation, l'environnement, les revenus, la culture, etc. – et qui regarde combien de personnes sont au-dessus d'un certain seuil, pour chacune des dimensions. À la fin, les experts déclarent si les gens sont heureux ou pas, à partir de ces critères objectifs.

Journaliste : Mais comment est-ce qu'on quantifie le bonheur par exemple ?

Michaël Mangot : En posant des questions très précises aux gens. Par exemple, dans le domaine de la culture, pour savoir par exemple s'ils participent à des festivals, s'ils maîtrisent leur propre langue ou encore en fonction de l'artisanat local.

Journaliste : Alors, pour bien comprendre les différences entre le Bhoutan et la France, nous avons demandé l'avis de la directrice d'une agence spécialisée dans les voyages au Bhoutan, et voici ce qu'elle nous a dit.

Directrice de l'agence de voyages : Il n'y a pas d'agitation. Dans certaines villes, il n'y a aucun feu rouge, vous avez encore des agents de police qui règlent la circulation. Vous voyez tout de suite que c'est un pays qui est extrêmement paisible, avec un environnement magnifique et très bien protégé. Imaginez que, dans ce pays-là, l'éducation et la santé sont gratuites même pour les étrangers. Déjà ça, ça donne un certain apaisement ! Et puis, vous allez y trouver des gens joyeux, qui aiment bien s'amuser et qui aiment bien rire.

Journaliste : Alors Michaël Mangot, le Bhoutan, c'est le paradis ou c'est une utopie ?

Michaël Mangot : Le Bhoutan fait partie, depuis quelques années, des classements internationaux sur le bonheur et il est 97^e sur 150. La France, au dernier classement, est 23^e : elle a progressé depuis l'année dernière. Donc, comme vous l'aurez remarqué, on est très loin devant les Bhoutanais.

Journaliste : Merci Michaël. Frank Montaugé, ça vous fait rêver d'entendre tout ça sur le Bhoutan, vous ?

Franck Montaugé : Alors, ce sont des réalités à connaître et intéressantes à analyser mais moi, je ne crois pas qu'on puisse copier des

modèles qui ne sont pas ceux de notre civilisation.

► Piste 99 – Exercice 2

Journaliste : Ils fascinent les enfants, et parfois même les adultes : les nuages sont à l'honneur aujourd'hui avec le *Nouvel atlas international des nuages*, qui n'avait pas été réédité depuis 1975 et qui est désormais disponible, en accès libre, sur le site de l'Organisation mondiale de météorologie. Cette nouvelle version, qui propose une dizaine de nouvelles espèces de nuages, va particulièrement intéresser les météorologues. Alors, on l'attendait depuis longtemps cet ouvrage ! La science des nuages remonte à loin, elle a été lancée en 1802 par Luke Howard qui a eu l'idée de les classer. C'est une science qui utilise peu l'informatique parce qu'elle est avant tout basée sur la reconnaissance visuelle à partir de laquelle les spécialistes définissent les nuages. Nous recevons pour en parler Isabelle Rudy. Isabelle Rudy, bonjour.

Isabelle Rudy : Bonjour.

Journaliste : Vous êtes physicienne et membre du secrétariat général de l'Organisation mondiale de météorologie. Pour commencer, j'aimerais savoir sur quel élément les spécialistes se basent pour donner des noms aussi poétiques aux nuages ?

Isabelle Rudy : Eh bien, pour la plupart, ils ont des noms latins, comme pour les arbres ou les animaux, mais certains peuvent également se voir attribuer un nom lié à leurs formes ou à leur hauteur.

Journaliste : Pourquoi rééditer maintenant cet atlas des nuages ?

Isabelle Rudy : D'une part parce que, jusqu'à présent, il n'existait qu'une version papier et puis, d'autre part, parce qu'entre-temps, de nouveaux atlas ont été publiés sur Internet mais certaines classifications de nuages étaient incorrectes.

Journaliste : D'accord. Alors, il y a quelque chose qui m'a beaucoup surpris, c'est que parmi ces dix nouvelles classifications de nuages, il y a les traînées laissées dans le ciel par les avions. On doit donc les considérer comme des nuages ?

Isabelle Rudy : Ce qu'il faut comprendre, c'est qu'à partir du moment où on fait une observation météorologique du ciel, on doit observer et classer tout ce qu'il y a dans le ciel. Donc, si un nuage a été formé par l'être humain, eh bien on doit le décrire. Mais ce n'est pas uniquement le cas pour les vols d'avion. On va également décrire dans notre atlas les nuages qui seraient provoqués par des incendies, par exemple. D'ailleurs, il est important de préciser que ces nuages liés aux différentes activités humaines sont beaucoup plus nombreux qu'il y a trente ans, justement. Je pense notamment aux nuages produits par les usines, qui se sont multipliés.

Journaliste : Comment avez-vous fait pour réunir toutes ces photos de nuages ?

Isabelle Rudy : C'est un travail énorme, et pour cela nous avons fait appel à tous les travailleurs de la communauté météorologique mais aussi aux citoyens du monde entier afin qu'ils nous envoient leurs photos. C'est donc une science participative.

Phonétique – Tableaux des sons

► Piste 100

Cosmopolite

Méthode de français **B2**

 hachette
FRANÇAIS LANGUE ÉTRANGÈRE